

**FNA 0914 -
Palowstown**

Jean-Chistian Bergman

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

J.-CH. BERGMAN

PALOWSTOWN



fleuve noir

J.-CH. BERGMAN

PALOWSTOWN

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
6, rue Garancière - PARIS VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1979, « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN : 2-265-00976-8

CHAPITRE PREMIER

L'organe à la fois métallique et monocorde de James éclata soudain dans le silence ouaté du poste de pilotage.

— Tibet II offre toutes les conditions de « vivabilité » que l'on peut souhaiter, Monsieur.

Surpris et un peu agacé, je jetai un coup d'œil vers le haut-parleur d'où sortait la voix de celui que, par humanité et gentillesse, j'avais eu la bonté de baptiser « James », alors qu'il n'était en fait rien d'autre qu'un cerveau électronique de type AK 348, imposé par l'Union des défenseurs de la nature et de l'environnement spatial. Un appareil monté en grande série sur tous nos vaisseaux d'exploration et de contrôle.

— James, tu sembles oublier que tu n'es pas autre chose que le fruit d'une technologie avancée...

— Comment pourrais-je l'oublier, Monsieur ; un enfant vénère toujours son père... à quelques exceptions près.

— Un enfant n'a pas toutes tes connaissances et j'aimerais qu'à l'avenir tu respectes la syntaxe et que tu cesses d'employer des néologismes imbéciles.

— C'est « vivabilité » qui vous reste en travers de la gorge ?

— Entre autres, répondis-je sèchement énervé par le zeste d'insolence qu'il me semblait déceler depuis peu chez cet AK 348. Et puis maintenant, ça suffit : quel est le niveau de Tibet II ?

— Quatre, Monsieur. Et peut-être cinq, même...

— C'est l'un ou l'autre !

— Dans les conditions actuelles il m'est impossible de me prononcer définitivement ; il faut attendre que nous soyons posés.

— Alors, on descend !

— Bien, Monsieur, fit James apparemment revenu à sa fonction première qui était de m'obéir aveuglément.

Satisfait, je laissai mon regard errer sur les consoles de commande.

Nous étions le 14 août 2347 et la pendule digitale annonçait 14 heures 30.

Soudain, une question me traversa l'esprit. Si Tibet II passait pour « viable », quelles étaient les probabilités de vie ? J'interrogeai James.

— Aucune, Monsieur, me répondit-il instantanément.

Trop vite. Je n'aimais pas trop son assurance.

— Vérifie !

— Ma réponse est la résultante de trois analyses, Monsieur.

— Révérifie tout de même ! Et cesse de m'appeler « Monsieur » !

— Comment devrai-je vous appeler ?

J'étais depuis toujours Alexandre Palowsky. J'avais fait des tas d'études, et j'étais diplômé d'Harvard et de Kennedy Center. Je commandais mon vaisseau, le *Balandakr*, sans problème et ce n'était pas un ridicule cerveau électronique fabriqué en grande série qui allait entamer ma sérénité !

Bien sûr, James, comme tous les cerveaux de type AK 348, avait évolué en fonction de ma propre personnalité. C'était un phénomène connu, reconnu, et accepté par le service d'exploration dont je faisais partie. Seulement il y avait évolution et évolution. Et James tendait à vouloir quitter ses rails, à ce qu'il semblait. Le fait qu'il réplique à un ordre donné appelait la suspicion. C'était en quelque sorte une remise en cause de mon autorité.

Sans être un fou de discipline, je préférais qu'un AK 348 garde ses distances. On colportait des tas de contes et légendes sur des cerveaux électroniques soudain frappés de mégalomanie et j'aimais mieux enrayer le processus immédiatement, quitte à passer pour un despote.

Car, ce n'était pas gratuitement que j'avais demandé à James de révérifier. Un niveau quatre ou cinq, sur une planète « vivable », signifie presque automatiquement présence de vie. Dans les cas les moins évolués, on découvre une sensibilisation protozoïque du sol ; dans les cas plus favorables, on risquait de trouver une société organisée. Laquelle, la plupart du temps, ne présentait aucune espèce d'intérêt pour notre « bureau », l'évolution n'ayant aucun caractère inéluctable, et toute évolution ne signifiant pas fatalement un échange possible.

Une seule planète à ce jour comportait une civilisation animale directement compréhensible. Véga 6. Et cela n'avait strictement rien apporté à l'Homme, l'étude des Végiens en étant toujours au point zéro.

Tibet II, elle, était presque aussi bleue que la Terre. On a souvent tendance à éprouver une attirance particulière pour les planètes bleues, même si comme moi on en est à sa deux millièmes exploration.

Une couche de nuages recouvrait la moitié de sa superficie et des mers de dimensions respectables s'étiraient sous un soleil jaunâtre.

N'importe qui se serait laissé prendre à la « magie du retour », cette espèce de mal du pays qui vous assaille à des millions de parsecs de chez vous, face à une planète qui ressemble à la vôtre.

Une sorte d'arc-en-ciel formait un immense cercle alentour, à plusieurs dizaines de kilomètres d'altitude, dans ce qui pouvait être assimilé à la mésosphère. Je ne l'appréhendais que comme un cercle mais cela pouvait tout aussi bien être un globe car je n'avais qu'une vision très partielle des choses.

— Nous pouvons sauter le stade de contrôle atmosphérique, heu..., Monsieur, lâcha tout à coup James.

Un instant, j'eus l'envie foudroyante d'insulter ce bâtard de la bionique puis il m'apparut soudain un fait bien plus important : *James venait tout bonnement de me proposer l'annulation pure et simple d'une mesure de sécurité !*

Sous ma combinaison je sentis ma peau se granuler. Ce James, conçu et programmé par des grosses têtes pour ne rien laisser passer, semblait subitement en prendre à son aise !

— Tiens donc, fis-je presque malgré moi.

— Oui. Toutes les données précédentes sont parfaites, heu..., Monsieur, et nous nous dirigeons vers une planète terramorphe de niveau six « plus ».

Six « plus » ! De quoi en tomber à la renverse ! Il existait, à ma connaissance, quatre planètes de niveau six « plus ». Véga 6, déjà nommée, Alpha Nueva, Caroline... et notre bonne vieille Terre, bien évidemment.

— Dis-moi, James, tu es bien certain de ce que tu avances ?

C'était une question tout à fait ridicule. Je m'en rendis compte sur-le-champ. Un robot ne peut pas douter de lui.

— Tout à fait sûr, Monsieur.

— Appelle-moi Alex, dis-je soudain euphorique.

— Bien, Alex.

— Mais fais quand même les contrôles atmosphériques !

Et toc ! Je n'allais tout de même pas me laisser marcher sur les pieds par un AK 348 !

— Bien, Alex, me répondit-il simplement, sans paraître autrement affecté.

Il s'écoula alors un moment, puis le vaisseau eut comme un frémissement et les nuages se mirent à défiler plus rapidement sur l'écran de contrôle.

Nous étions à vingt-cinq mille mètres d'altitude, survolant les différents continents. Nous « faisons le tour », comme on dit dans notre jargon.

« Faire le tour » devient vite une opération de routine. Pourtant, cette fois, la première depuis bien longtemps, j'avais l'impression de faire du surplace.

— Contrôles atmosphériques terminés et positifs, Alex !

J'eus l'impression que James avait bâclé son travail. C'était une sensation ridicule car il ne pouvait pas varier sa vitesse d'exécution. Malgré cela, je conservai une arrière-pensée.

— Bien, nous descendons, consentis-je enfin.

Le *Balandakr* subit alors une nouvelle série de frémissements et se plaça en position dite « haute » tandis que les abstraiteurs de tension

faisaient décroître notre vitesse.

Le tout dans une mollesse absolue.

— Dois-je respecter la C.S. 475, Alex ?

Décidément, James avait un drôle de comportement. Je ne savais pas exactement à quoi correspondait le chiffre 475, mais je connaissais par contre la signification des deux lettres C.S. : *consignes de sécurité* !

Ainsi, pour la seconde fois en quelques minutes, James entendait passer outre une C.S. ! Cela devenait inquiétant.

— Quelle est la C.S. 475 ? demandai-je d'une voix sourde.

— Norme d'atterrissage en plein désert afin d'assurer un maximum de possibilités d'évacuation en cas d'incident, Alex.

C'était apparemment une consigne à respecter. Surtout sur une planète dépourvue de vie comme c'était le cas. Nous posions le *Balandakr* dans un endroit tranquille et la suite de l'exploration s'effectuait avec des navettes.

Je décidai pourtant de biaiser.

— Il existe un autre choix ?

— Oui, Alex.

— Je serais curieux de le connaître...

— Le spatioport d'une métropole actuellement à la verticale de notre position.

J'en restai abasourdi.

— James !

— Oui, Alex ?

— Tu m'as bien affirmé que cette planète avait un P.V. nul !

— Oui... Mais il n'est même plus question actuellement de Probabilité de Vie : mes nouveaux relevés donnent un C.V. nul.

Je sentis mes cheveux se hérissier sur ma tête.

— Une certitude de vie de niveau zéro ?

— C'est bien cela !

— Et il y a un spatioport ?

— Oui, Alex.

Une planète aménagée avec un C.V. nul ! L'angoisse se colla à moi comme une seconde peau. C'était aberrant comme situation.

— Nous stoppons la descente ! Tu te mets en compléments d'informations ; je veux tout savoir sur Tibet II avant que nous nous posions !

— Bien, Alex.

Les abstracteurs prirent toute leur puissance. Le vaisseau vacilla quelques secondes avant de se stabiliser définitivement puis tout s'éteignit. Il ne resta plus que le voyant de présence qui se mit à clignoter, assurant que nous étions immobilisés entre dix-sept et dix-huit mille mètres.

Les yeux rivés sur l'écran, je regardais Tibet II. Je cherchais une

trace de vie, je voulais qu'il y en ait une. De toutes mes forces.

— J'ai le complément d'informations, Alex.

— J'écoute !

— Tibet II possède un satellite pouvant être assimilé à notre lune. Il est animé d'un mouvement de rotation et effectue un tour complet sur lui-même en vingt-trois heures quatre minutes et douze secondes ; son mouvement de révolution autour de son soleil est effectué en deux cent quarante-sept jours. Nous pouvons estimer son « âge » à plus de dix milliards d'années mais moins de douze. La lithosphère, l'hydrosphère et l'atmosphère présentent des caractéristiques identiques à celles de l'unité de valeur-idéale-Terre. Le noyau interne donne toutes les apparences d'une similarité...

— Passe aux relevés de civilisation, s'il te plaît !

— L'aire de civilisation comprend la totalité de la planète ; les mers ont été exploitées et plusieurs relevés sous-marins tendent à prouver qu'une activité continue de régner sur certaines portions de territoires riches en minéraux...

— Une activité ?

— Certainement.

— Tu m'as pourtant affirmé qu'il n'existait pas de vie sur Tibet II !

— Oui, Alex. Et je confirme mes assertions premières.

Ce qui revenait à dire que James devait en avoir un sérieux coup dans les modules ! Il y avait un paradoxe certain entre « activité » et C.V. nul !

Je me demandais néanmoins jusqu'où il irait. Pour savoir, je le priai de poursuivre. Ce qu'il fit séance tenante.

— La collectivité autochtone semble avoir connu une culture sociale, religieuse, esthétique, scientifique et technique très avancée. La loi d'Hénoch donne un résultat positif au test primaire ; les êtres possédaient donc une morale précise qu'ils respectaient dans tous les domaines. J'ai détecté un rapport probable entre la fin de leur civilisation, leur perfection et la mort.

Je fronçai les sourcils. James avait un style de plus en plus abscons, décidément.

— Peut-on avancer une date quant à leur disparition ?

— La Société en elle-même n'a pas disparu ; ce sont ses composants qui n'ont pas survécu.

— Nous n'avons donc aucune idée du temps qui s'est écoulé depuis la mort du dernier habitant de Tibet II ?

— Rien. Les êtres intelligents et tout l'environnement animal ont complètement disparu.

— Dans ce cas, la civilisation devrait-elle aussi avoir disparu !

— C'est ce que l'on est en droit de penser ordinairement. Dans notre cas, la pratique est en contradiction avec la théorie.

— Qu'y a-t-il encore d'intéressant ?

— Je peux vous donner le détail des relevés biosphériques, mais ils sont tous favorables à quatre-vingt-dix-huit pour cent, les deux pour cent de décalage étant dus...

— C'est bon, je n'ai pas besoin de détails.

À ce qu'il semblait, je me trouvais devant une planète extraordinaire dans tous les sens du terme. Une boule qui aurait pu être la Terre. Un coin sans vie, mais bien aménagé, prêt à me recevoir.

En une seconde, je pris la décision.

— James, on atterrit !

— Désert ou astroport, Alex ?

Bêtement, mécaniquement, par habitude, j'étais conditionné depuis tellement de temps, j'ai répondu :

— Désert !

C'était à n'en pas douter une absurdité. J'en étais conscient, mais malgré cela je ne me sentais pas capable de me reprendre.

Soudain, la voix de James éclata dans mes oreilles.

— J'ai le contact avec le service de descente, Alex ; ils préféreraient nous prendre en charge, estimant que les manœuvres d'atterrissage seraient moins dangereuses pour nous.

— Quels services de descente ? demandai-je incrédule.

— Ceux de l'astroport, Alex.

— Mais... tu m'as bien dit que... Avec qui es-tu en contact ?

— Les services de descente de l'astroport. Ils ne veulent pas nous forcer la main mais il serait plus sage pour nous de nous laisser prendre en charge. Enfin, c'est ce qu'ils disent.

*

* *

Je crois bien être resté plusieurs minutes sans pouvoir proférer un son. Tout tournait dans ma tête. Une sarabande folle. Un maelström d'illogismes. Et ce James qui débitait tous ces contresens avec une imperturbabilité !

— James !

— À vos ordres, Alex.

— Passe-moi le... les...

J'étais à ce point énervé que je ne trouvais plus mes mots.

— Vous avez la liaison, Alex.

Cette simple phrase déclencha en moi une sorte de panique. Je reconnais qu'il s'agissait d'un sentiment tout à fait stupide de ma part, mais j'avais peur. Un trac fou. Cette situation était tellement abracadabrante.

Entendons-nous : d'ordinaire, je ne suis pas un homme facile à émuouvoir. On ne participe pas à deux mille missions d'exploration

sans en voir de toutes les couleurs. J'avais lutté contre les cristaux-lasers de Baylora une nuit durant et m'en étais sorti indemne, tant sur le point physique que moral. Les papillons aux ailes tranchantes comme le fil d'un rasoir du monde souterrain de Candelaria ne m'avaient pas fait reculer ; la plus petite coupure de ces insectes lépidoptères vous foudroyait pourtant littéralement. Malgré cela, j'avais affronté Candelaria. Je ne parlerai pas, ou peu, des Amazones-anthropophages de Alameda, des femmes-araignées d'Ascaratus, des hommes-plantes de Cibolo.

Bref, vous pouvez vous rendre compte que l'on ne m'effraie pas avec le premier bobard venu.

Là, pourtant, je ne me sentais pas à mon aise. Cela tenait au caractère irrationnel des choses. Et surtout au comportement parfaitement incohérent de James qui changeait d'avis comme de module.

Car en fait, ce James, ou cet AK 348 si vous préférez, c'était en même temps mon « compagnon » et une entité sur laquelle je pouvais complètement me reposer.

Dès lors qu'il semblait pris de « fièvres », je me retrouvais seul et perdu à des millions de parsecs de mon trois pièces-cuisine-salle de bains, avec bien peu de chances de revoir la tête du gardien de ma résidence.

En désespoir de cause, j'ai lâché :

— Ici le commandant du *Balandakr* ; à vous...

Avec la conviction d'un moribond qui signe un contrat d'assurance-retraite.

— Le *Balandakr*... Ici l'astroport de Tibet II... Nous vous conseillons d'accepter notre offre de guidage car votre descente en libre serait beaucoup plus risquée qu'une prise en charge. Nous vous laissons néanmoins une totale liberté de choix. Une équipe de réception est déjà en route pour vous accueillir.

Les jambes coupées par l'émotion... je me laissai aller contre le dossier de mon fauteuil car j'étais déjà assis !

Quelqu'un parlait ! Quelqu'un de bien vivant ! Et qui employait le même langage que moi !

— Qui êtes-vous ? m'écriai-je.

— Le contrôle-guidage de Tibet II.

— Je veux dire... Je veux dire...

Une question me brûlait les lèvres que je n'arrivais pas à formuler. J'y parvins cependant. Elle éclata comme un missile WZ 12 :

— Êtes-vous vivants ?

— Assurément !

Une gerbe d'étoiles illumina mon cerveau.

— Merci ! Merci un millier de fois ! Pour la descente, nous

acceptons votre offre... Je coupe le contact audio...

— Bien compris ; nous vous prenons en charge. À tout de suite.

Chancelant, les mains tremblantes, je m'adressai à James.

— À qui ai-je parlé, selon toi ?

— À l'opérateur du contrôle de guidage, Alex.

— Tu pensais que Tibet II était une planète à C.V. nul !

— Je m'étais trompé.

— Comment ça, « trompé » ?

— Oui. Un circuit mal aligné ; j'ai remédié à l'incident.

Mon euphorie se changea en une étrange sensation de malaise. Un ordinateur ne se trompe jamais. Et cette histoire de circuit mal aligné ne tenait pas debout. C'était gros. Trop gros. Pyramidal. Les sautes de logique de James ne s'expliquaient pas. Il y avait autre chose. Une autre cause.

Au point où nous en étions, il n'y avait plus qu'à laisser faire.

— James, j'ai donné mon accord pour le guidage ; tu te déconnectes.

— C'est fait ; d'ailleurs nous sommes déjà pris en charge.

L'atterrissage est prévu pour dans six minutes.

Bien. Les événements suivaient leurs cours.

Soudain, un bien-être insolite m'envahit. Une sensation de chaleur. Je me sentis fœtus baignant dans le liquide amniotique. J'étais bien. Je glissais vers un inconnu en qui je plaçais toute ma confiance. Mes yeux se fermèrent malgré moi et je ne vis même pas passer la couche de nuages sur l'écran témoin.

Un point cependant me tarabustait.

— James ?

— Oui, Alex ?

— Comment sont les êtres de Tibet II ?

— Comme les hommes de notre Terre : absolument semblables.

— Merci, James.

Il m'avait répondu ce que j'attendais. Ce que j'avais envie d'entendre.

— Je vous en prie, Alex.

Un sourire détendit mes traits. L'ambiance, à bord du vaisseau, tournait aux mondanités.

CHAPITRE II

I

Bien que l'opération se soit déroulée dans les meilleures conditions, c'est-à-dire sans la moindre secousse, je sus à un je-ne-sais-quoi que nous étions posés sur Tibet II.

À partir de cet instant, il allait falloir jouer serré. Surtout ne pas relâcher ma méfiance.

— James !

— Oui, Alex ?

Puisque j'étais condamné à vivre sur le qui-vive, les manifestations de confiance, pour ne pas dire de faiblesse, n'étaient plus de mise. Il était temps de remettre la pendule à l'heure, comme disait un de mes bons amis qui avait le don des formules à l'emporte-pièce.

— Pour commencer, nous allons reprendre nos distances et tu vas de nouveau m'appeler « Monsieur »... Nous ne sommes plus seuls et je n'aimerais pas que les autochtones se fassent une fausse idée des relations entre Commandant et subordonné... J'espère que tu peux comprendre ça ?

— Bien sûr, Monsieur. J'allais justement vous le proposer...

Tu parles ! Enfin, j'encaissai sans broncher. Ça m'apprendrait à vouloir traiter ce résidu de la cybernétique avec un ménagement hors de propos.

— Parfait, finis-je par chuintier ; parfait. Tu... tu te sens donc en pleine possession de tes moyens, si je peux m'exprimer ainsi ?

— On ne peut mieux, Monsieur.

— Tu n'aurais pas un relais mal aligné ou un circuit oxydé, des fois ?

— Rien de tout cela, Monsieur. Au contraire : mon potentiel d'exactitude est bien au-dessus des normes.

— Vantard !

— Monsieur ! Une machine n'a pas de sentiments, donc pas de défauts !

— C'est toi qui le dis !

— Non, je ne fais que réciter un principe bien établi.

— Bon, ça va. Tu me sembles suivre la ligne droite. Dis-moi ce qui m'attend dehors.

— Une atmosphère parfaite. Une température de 26 degrés

centigrades. Un temps clair, un ciel dégagé, des millibars stables qui ne laissent pas envisager la moindre perturbation dans les deux semaines à venir. Mais si vous voulez un orage, une pluie ou une chute de neige, vous l'obtiendriez sur-le-champ ; vous n'aurez qu'à faire part de vos désirs.

Je restai quelques secondes interdit. Tout ça pour moi ? Tant d'amabilités cachaient fatalement une vilénie à long ou à court terme.

Pas d'emballement excessif, et pas de relâchement, surtout.

— Ils ont du whisky, dans ce coin ? m'enquis-je abruptement.

— Oui, Monsieur. Du pur malt. Du bourbon aussi. En fait, ils ont tout ce que l'on peut souhaiter. Je leur ai d'ailleurs fait part de vos préférences en différentes matières ainsi qu'ils me l'ont demandé.

— Parce qu'ils t'ont interrogé sur mes goûts ?

— Oui, Monsieur.

Tiens donc ! On tenait vraiment à me gâter ! À se demander si j'étais encore de ce monde ? Si je n'étais pas mort à un moment ou à un autre, sans y prêter attention, et si je ne débarquais pas de plain-pied au paradis ?...

— Tu leur as dit que j'aimais les draps bleu roi et les filles rousses ?

— Non, Monsieur. Ce sont des choses que j'ignorais, des sujets que nous n'avions jamais abordés.

Je ne répondis rien. Je me jurai, à l'avenir, d'être un peu plus circonspect vis-à-vis de James. Je n'avais jamais pensé que nos conversations, dans le domaine privé, s'inscriraient dans ses circuits et qu'il les recracherait à la première sollicitation.

Sur Terre, nous avons dû lutter pied à pied pour ne pas nous laisser mettre en carte depuis notre premier vagissement. Des règles strictes avaient été établies pour la défense du simple citoyen et il existait un organisme qui se chargeait de fourrer son nez partout, aucune porte ne pouvant lui être fermée.

Et voilà qu'un ordinaire, très ordinaire AK 348, balançait à tout venant les confidences que j'avais eu l'imprudence de lui faire.

Je fronçai les sourcils : qu'avais-je bien pu lui raconter au long de toutes nos missions ? Certainement rien qui soit très important, mais allez savoir...

Tout à coup, mes sombres pensées s'envolèrent. J'éprouvai un sentiment de plénitude totale. Mes angoisses s'étaient comme désagrégées. Je me sentais au-dessus de tout. J'avais atteint le sommet de la perfection.

L'Absolu.

— La navette d'accueil vous attend à la porte latérale gauche, Monsieur ! lança soudain James, le dynamiteur de félicité.

J'émergeai brutalement.

— Dis-leur que j'arrive.

Puis je me levai en évitant de laisser mon regard accrocher l'écran témoin. Je voulais une surprise totale. Le « coup de poing » dans les yeux, si vous voyez ce que je veux dire.

Je passai dans le sas, débranchai l'échangeur d'un geste machinal.

Toutes mes actions étaient empreintes d'une douceur inhabituelle. À la limite, on aurait dit que je « décomposais ». Je planais au-dessus des nécessités. Je ne me contrôlais plus vraiment. Je me rapprochais de James : les contingences ne me concernaient plus.

Lorsque le panneau étanche glissa, une bouffée d'air torride m'envahit les poumons. La différence de température entre l'intérieur et l'extérieur ne dépassait pas cinq degrés. En fait, je faisais office de catalyseur. J'étais le ressort de ma propre mécanique.

Ma première vision fut celle d'un homme grand, brun, bien découpé, qui devait tutoyer la quarantaine. Un cliché. Un symbole. Le sourire sympathique. Rassurant. Sécurisant. Une allure décontractée qui inspirait dès la première seconde l'envie irrésistible de faire partie des intimes du sujet.

Le genre d'homme qui promotionnait les assurances-vie et les économies d'énergie dans les spots publicitaires.

Il s'avança, toutes dents dehors, main tendue :

— John Smith ; bienvenue sur Tibet II !

Bien malgré moi, je marquai un temps d'arrêt. John Smith ! Comment pouvait-on s'appeler ainsi à des centaines d'années-lumière de notre bonne vieille Terre ?

Je pris néanmoins la main qui m'était tendue et la serrai machinalement.

— Avez-vous fait bon voyage ?

Sa question m'acheva. C'est tout ce qu'il trouvait à me demander ? Il aurait dû être au moins aussi surpris que moi qui sillonnais l'espace depuis toujours à la recherche de n'importe quelle forme d'intelligence. Bien sûr, il y avait déjà eu les Amazones-anthropophages et autres hommes-plantes. De la vie, donc. Oui, mais rien de comparable avec ce John Smith de Tibet II, qui parlait ma langue et semblait appartenir à un peuple fort évolué.

Mon silence dut passer pour un acquiescement car mon interlocuteur reprit soudain :

— Vous avez là un bien joli vaisseau !

On se serait cru dans un salon, à l'heure des civilités ! Décidément, rien ne se passait comme prévu.

Mon désappointement devait être visible car il enchaîna :

— Mais vous devez être fort éprouvé après un tel voyage ; si vous voulez me suivre...

Je lui emboîtai le pas. Un petit groupe d'hommes s'écarta devant nous, forma comme une haie d'honneur. Ils se ressemblaient tous

bizarrement. Leurs traits, sans être identiques, avaient quelque chose de familier. Comme s'ils sortaient tous du même moule.

Nous atteignîmes bientôt un véhicule splendide, noir comme le jais, presque aussi long que le *Balandakr*. Par le sas béant, on apercevait un intérieur « chaud », fait entre autres de fourrures aux couleurs chatoyantes et de plantes vertes luisantes comme de l'acier poli.

Une musique flottait dans l'air, un morceau qui s'appelait *Pachuca*, qu'un ami à moi avait composé et qui ne se trouvait pas en vente dans les circuits commerciaux normaux.

Une espèce de lamento que j'avais fait découvrir à James un soir de stress, alors que nous voguions aux confins de la Constellation Woodrow.

Smith s'effaça soudain, m'invitant à entrer.

Les parois entières du véhicule étaient recouvertes de bois vernis. Une copie conforme de l'intérieur du chalet que je venais d'acquérir dans les Adirondacks.

Il se confirmait que James n'avait pas été d'une discrétion à toute épreuve !

— Prenez un siège, Monsieur Palowsky.

Je m'installai dans un fauteuil à suspension-mercure, le dernier cri du design.

— Vous prendrez bien quelque chose ?

Smith était plein d'égards à mon sujet. Je le sentais vraiment prêt à tout ; rien ne le ferait reculer. Je décidai de lui compliquer la tâche.

— Du whisky, si vous avez, fis-je d'un ton suffisant. Mais de l'écossais ; je ne supporte que celui-là.

Sans hésiter, Smith se dirigea vers une mappemonde-bar de laquelle il sortit une bouteille de Spey Royal, breuvage qui avait ma préférence lorsque je m'abandonnais à l'alcool, ce qui se produisait rarement.

— Sans eau et sans glace, précisai-je histoire d'être désagréable.

Le verre fut bientôt devant moi, servi par un John Smith souriant, au comble de la félicité.

— Vous ne buvez pas ? demandai-je.

Il secoua la tête en signe de dénégation. Je bus donc seul. C'était vraiment du whisky. Du Spey Royal authentique. Du bon. Sur Terre, une seule bouteille de ce nectar coûtait les yeux de la tête. L'alcool était devenu hors de prix.

— Et maintenant ? ai-je soudain susurré en reposant mon verre vide sur une tablette en onyx.

Déjà, il se précipitait, la bouteille en avant. Je le repoussai d'un geste de la main.

— Terminé, merci ; si nous passions à des choses un peu plus... constructives.

Son visage trahit une certaine surprise.

— Constructives ? répéta-t-il.
Je hochai la tête.
— Quelles sont vos fonctions sur Tibet II ?
— Je suis à votre service. Vous pouvez demander tout ce que vous voulez...

— C'est bien ce que je pensais : en fait, vous n'êtes rien.
Ses joues se creusèrent. Je venais de lui faire une peine immense.
— Je suis à votre entière disposition.
— Vous l'avez déjà dit. Et moi je vous répète que vous n'êtes rien.
C'était la seconde fois que je lui assenais cette phrase terrible. D'apprendre par ma bouche qu'il ne représentait rien le plongeait dans un abîme de tourments. Je le vis se recroqueviller comme une peau de chagrin ; son teint changea, devint d'un gris cireux et ses yeux se mouillèrent. Pour couronner le tout, il fut bientôt animé par une série de tremblements tantôt légers, tantôt démesurés.

À tel point que je me sentis bientôt honteux et débordant de remords. Mais Dieu m'est témoin, jamais je n'avais pensé déclencher un tel comportement chez mon interlocuteur en lui assurant qu'il n'était pas un personnage officiel, un édile de Tibet II.

Pensant que le moment était venu de ménager sa susceptibilité, j'entrepris un retour en arrière.

— Smith, fis-je en me massant longuement la nuque, je crois que j'ai été un peu loin à votre sujet ; je me suis mal exprimé et je vous demande de bien vouloir m'excuser. Après tout ce périple...

En une seconde, il redevint le Smith d'avant. L'Image. Le Symbole.

— Vous êtes fatigué, exténué, épuisé nerveusement, dit-il radieux.

— Oui. Un peu de repos ne me ferait pas de mal.

— Bien sûr. D'ailleurs, tout est prêt pour vous accueillir ; vous serez satisfait, vous verrez... Encore une minute et nous serons arrivés !

Coincé, je le laissai de nouveau remplir mon verre.

Apparemment, je ne manquerais pas de whisky.

C'était déjà ça !

II

La première vision qu'il me fut donné d'avoir de mes « appartements » ne me surprit pas le moins du monde. J'en avais déjà eu un avant-goût en évoluant dans la navette.

Ils avaient tout bonnement reconstitué mon chalet des Adirondacks.

Le chalet, seulement. Pas la chaîne montagnaise qui se trouve au nord de l'État de New York.

Nul n'est parfait !

John Smith entreprit de me faire faire le tour du propriétaire, littéralement suspendu à mon faciès, guettant la moindre de mes réactions.

— On dirait bien qu'il ne manque rien, finis-je par laisser tomber une fois la visite terminée.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Vous ne dites pas cela pour me faire plaisir ?

Je haussai les sourcils.

— Pourquoi voudrais-je spécialement vous ménager ?

Il eut une moue.

— Je n'en sais rien, avoua-t-il, mais ce sont des choses qui se font souvent malgré nous.

— Vous voulez sans doute parler de l'éducation ?...

— Oui. C'est cela.

Je laissai passer un moment, puis je jetai un long regard autour de moi en grimaçant.

— Ce n'est pas mal, dis-je soudain, mais il me semble bien qu'il manque quelque chose.

Il devint gris, rapetissa d'une poignée de centimètres.

— Quoi ?

— Un détail ; rien de grave.

Et, sans en dire plus, je me rapprochai d'une immense baie qui donnait sur une campagne plate comme la main, dénuée de toute végétation.

— Quel détail ? s'inquiéta-t-il aussitôt derrière moi.

Je désignai l'extérieur.

— L'herbe. Il n'y a pas d'herbe.

Son visage se contracta comme sous l'empire d'une brève douleur.

— Bien sûr, approuva-t-il néanmoins.

La seconde d'après, un immense tapis vert courait jusqu'à l'horizon. De la belle et bonne herbe, mi-longue, bien grasse, qui aurait réjoui des troupeaux de bovins. Mais pas moi.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? m'étonnai-je.

Smith jeta un œil au-dehors avant de me fixer.

— C'est ce que vous vouliez : de l'herbe.

— Je voulais de l'herbe rouge, pas n'importe quoi.

Il ne broncha pas mais en une nanoseconde le vert vira au rouge carmin.

J'aurais pu poursuivre ce petit jeu indéfiniment, jouer sur les nuances, mais ça suffisait. Je commençais à me faire une idée.

Je regagnai le centre de la pièce principale, me laissai tomber sur un canapé à ressorts, une pièce magnifique qui m'avait valu le siège de quelques antiquaires.

Lui resta debout, à distance réglementaire.

— Vous voulez boire quelque chose ? me demanda-t-il toujours très zélé.

— Non, pas pour l'instant, merci. J'aimerais par contre discuter un peu avec vous.

Il se cassa en deux.

— Je suis à votre entière disposition.

Je le remerciai d'un sourire hâtif. Je commençais à connaître le refrain.

— Dites-moi : Smith, c'est un nom bien peu répandu ; vous devez descendre d'une famille fraîchement implantée ?

— Très fraîchement, en effet.

— Vous êtes nombreux ? Attendez : je parie que vous avez cinq sœurs et douze frères...

Son visage s'éclaira.

— Vous êtes tombé juste. Comment avez-vous deviné ?

— Comme ça ; c'est une espèce de don chez moi. Et je peux aller bien plus loin.

— C'est extraordinaire !

Je me laissai aller en arrière, les yeux mi-clos, image même de la concentration.

— Votre femme s'appelle Mary.

— Oui.

— Vous vous êtes fait opérer de l'appendicite.

— C'est vrai.

— Vous êtes de race noire.

— Oui.

— Éjaculateur précoce.

— Oui.

— Vous êtes un cheval.

— Oui.

— Vous avez couru le Washington D.C.I. et vous avez fait deuxième.

— Oui.

— Vous m'aimez.

— Oui.

— Vous m'adorez.

— Oui.

— Vous ne pouvez plus vous passer de moi.

— Oui... C'est vrai.

— Vous aimeriez me phagocyter.

— Oui.

— Il ne faut pas que je parte.

— Non ! Surtout pas ! Ne partez pas ! Restez avec nous ! Toujours !

Il avait jeté cette dernière réponse avec une ferveur étonnante, se

tenait les mains tendues vers moi, les yeux implorants, quêtant quelques paroles réconfortantes.

Au lieu de cela, je me suis levé et me suis servi à boire. J'avais besoin de prendre un peu de recul. De réfléchir. De faire le point.

Mon verre liquidé, j'ai trouvé la force de l'affronter.

— Tu n'es rien, lui ai-je de nouveau signifié.

Sous l'assertion, il recula d'un pas.

— Rien d'autre qu'une espèce d'intermédiaire.

L'incompréhension lui déforma le visage et il fit encore un pas en arrière. Je décidai de frapper *le* grand coup.

— Tu es un robot ! tonnai-je.

L'effroi tordit ses traits et il se retrouva soudain plaqué le dos contre la baie.

— Je ne suis pas un robot ! hurla-t-il pour la première fois, perdant cette dignité dont il semblait si imprégné. Vous n'avez pas le droit ! Je suis un homme ! Un vrai ! Un être humain ! Comme vous !

Impitoyable, je secouai la tête.

— Un robot ! décrétai-je.

Il se laissa alors glisser au sol, le corps secoué de sanglots.

— Je suis un homme, un homme, psalmodia-t-il. Pas un robot : un homme ! Dites-le que je suis un homme ! Dites-le !

À cet instant, j'aperçus ses joues barbouillées de larmes et mes entrailles se nouèrent.

Et si je m'étais trompé ? Si j'avais injustement accusé, insulté un homme ?

Était-il possible de fabriquer un robot aussi parfait, capable de larmes ? Sur Terre, là où on avait été au bout de la technique, je n'avais jamais entendu parler d'un tel modèle. Mais où en était la cybernétique de Tibet II ?

Et puis, au fond de moi, j'étais sûr. Toutes les fibres de mon corps me poussaient à aller de l'avant.

Tassé sur lui-même, John Smith pleurait toujours.

— Robot ! lançai-je porté par je ne sais quelle impulsion.

Smith s'arrêta net. Il se releva d'un seul trait et, sans rien dire, passa son poing à travers la baie.

L'épaisse glace éclata dans un bruit infernal.

Un souffle de vent pénétra dans la pièce.

Smith se retourna vers moi, brandit son avant-bras dégoulinant de sang.

— Je suis un homme, martela-t-il, vous ne pouvez plus le nier ! Un hom...

Le reste se perdit, dispersé aux quatre vents.

Smith venait de se jeter dans le vide.

Assommé, je ne bougeai pas d'un millimètre. La distance qui nous

séparait du sol ne devait pas excéder trois mètres, mais je savais qu'elle avait été fatale à John Smith.

Je suis resté là, sans faire un geste, anéanti, jusqu'à ce que deux hommes viennent s'occuper de moi.

En souriant, sans proférer la moindre parole, ils m'ont couché après m'avoir fait une piqûre.

Ensuite, j'ai glissé doucement vers le sommeil.

Vers une forme d'oubli.

À l'ultime seconde, avant de perdre pied, j'ai pensé à Jane.

Jane. Ma plus ancienne et ma plus belle histoire...

Jane, ma vie.

CHAPITRE III

I

La porte s'ouvrit doucement et Jane m'apparut.

Elle n'avait pas changé. Toujours merveilleusement blonde, le visage étonnamment juvénile – elle avait perpétuellement l'air d'une adolescente – et ses grands yeux bleu pâle empreints d'une certaine mélancolie, même lorsqu'elle riait.

Tout ce qui m'avait charmé lors de notre première rencontre.

— Xand, tu es réveillé ? demanda-t-elle.

Elle me souriait, débordante de tendresse, les cheveux fous.

La gorge serrée, je tendis la main vers elle.

— Je t'ai fait du café ; fort, comme tu l'aimes, lança-t-elle.

Elle disparut un bref instant pour revenir les bras encombrés d'un plateau qu'elle posa devant moi, sur la table-console fixée au lit.

Ses yeux se fixèrent au plus profond des miens.

— Tu prends toujours deux sucres ?

J'eus un signe affirmatif.

Elle se pencha et mit deux sucres dans ma tasse, puis remua mon café avec cette douceur qui était partie intégrante d'elle et qui m'avait toujours surpris.

L'odeur du café, le parfum de Jane, la chaleur de son corps tout près de moi, trop près, le chalet... Ce chalet que j'avais conçu pour elle, même s'il était trop tard, simplement parce que j'y avais mis tout mon amour... Et... et voilà qu'elle était là, qu'elle était venue. Revenue, après tout ce temps.

Comme je t'ai aimée, Jane. Comme je t'aime...

— Xand, c'est quoi, aujourd'hui : prune ou fraise ?

— Fraise.

— Alors c'est jour bleu ! déclara-t-elle très sérieusement en beurrant une tranche de véritable pain doré, grillé juste à point comme elle seule savait le faire.

— C'est bleu, entérinai-je.

— C'est mon jour ! Je décide que nous allons...

Elle arrêta le mouvement du couteau, plissa le nez et leva les yeux au ciel, cherchant ce que nous allions bien pouvoir faire.

Les jours bleus étaient les siens, les roses m'appartenaient. Nous avions décidé cela d'un commun accord, estimant tout à fait arbitraire

que les petits garçons soient depuis toujours voués au bleu et les petites filles au rose.

— Nous allons à la pêche ! décida-t-elle soudain en reportant ses immenses yeux sur moi et en se remettant à tartiner.

— Va pour la pêche, acceptai-je.

Elle me tendit bientôt le pain grillé et me regarda tremper la tartine dans mon café, ce café qu'elle seule savait si bien préparer.

— Tu sais, dis-je entre deux bouchées, toi, ton café, tes tartines, c'était ça le bonheur.

Elle se mordit la lèvre supérieure, attitude qui trahissait sa gêne en certaines circonstances. Puis j'aperçus une larme dans le coin de son œil.

— Ne pleure pas, fis-je.

Elle sourit aussitôt. Elle avait un grand contrôle d'elle-même. Depuis toujours. Et aujourd'hui autant qu'hier, apparemment.

Puis elle se laissa soudain glisser contre moi. Elle devint lourde sur mon épaule.

Effroyablement présente.

Ses seins pointaient contre ma poitrine, ses cheveux griffaient mon cou. Je la sentais frémissante. Ses bras qui m'enserraient. Son souffle à mon oreille. Son cœur qui puisait à coups réguliers.

Présente oui, mais *vivante* ? *Vraiment vivante* ?

Un éclair fulgura dans mon cerveau et je la repoussai. Sans brutalité mais fermement tout de même.

Une chaleur humide le long de ma cuisse m'apprit que je venais de renverser mon café.

Jane s'écarta brusquement.

— C'est ma faute, s'excusa-t-elle, je suis vraiment désolée. Attends, je vais t'en faire un autre !

Et sans plus attendre elle fila vers la cuisine.

Resté seul, je me laissai aller en arrière. Et maintenant ? Je n'allais tout de même pas me laisser chloroformer par une apparition. Car à n'en pas douter, Jane n'était pas la véritable Jane. Même si elle lui ressemblait comme deux gouttes d'eau, si ses manies cadraient parfaitement avec celles de la jeune femme qui vivait sur Terre.

Que me voulait-on, finalement ?

Et pourquoi John Smith ? Et Jane ?

Après avoir retourné le problème sous tous ses angles, je pris le parti d'endiguer mes impulsions.

Attendre et voir.

La rivière coulait, paisible, entre deux collines arrondies, bordée d'arbres que j'identifiai comme des saules.

Jane courait, sautillait devant moi comme le font les gosses débordants de vie qui pensent que la marche est réservée aux gens sérieux.

— C'est loin ? demandai-je soudain.

Nous progressions à pied et j'avais un peu perdu le goût de l'effort.

— Derrière le prochain méandre, me renvoya Jane. C'est un bon coin, tu verras.

Cinq minutes plus tard, nous fûmes à pied d'œuvre. La rivière avait pris des allures de torrent. L'eau cascadaît, tourbillonnait pour en définitive s'étaler devant nous dans un gazouillis enchanteur.

C'était effectivement un bon coin.

Nous nous installâmes près d'un robuste saule et je préparai le matériel de pêche qui ne quittait jamais le cellier du chalet. Non pas que je fusse un passionné de ce genre de sport, mais après mes longues randonnées dans l'espace j'aimais bien me retrouver face à la nature.

— J'ai vu une truite, fit tout à coup Jane. Là, près du rocher noir !

Je suivis son index pointé et j'aperçus un trait d'argent. Quant à savoir s'il s'agissait d'une truite !

— Tu es sûre ? m'enquis-je.

— Certaine. Tu devrais être content, depuis que tu veux pêcher la truite !

Je tiquai. Comment pouvait-elle savoir cela ? Elle, surtout, que je considérais comme une copie de la véritable Jane. Bien évidemment, il restait James, le mouchard cybernétique !

Avec une pointe de mauvaise humeur, je lâchai :

— Si c'est un coin à truites, je ne prendrai rien !

— Pourquoi cela ? s'étonna Jane, la bouche arrondie.

Je haussai les épaules.

— Parce que la truite se pêche autrement, voilà pourquoi !

Elle resta un moment décontenancée, puis laissa tomber :

— Essaie toujours, tu verras bien...

Un moment j'eus envie de la planter là et de rallier le *Balandakr*, histoire de précipiter les événements, et aussi pour secouer cette gangue de bonhomie qui me collait à la peau depuis que j'avais posé le pied sur Tibet II.

Je résistai une nouvelle fois à un réflexe de mauvaise humeur et, bientôt, une magnifique truite mordit à l'appât. Après une brève lutte, je pus la sortir de l'eau. Elle était magnifique. Près de moi, Jane battait des mains comme une petite fille.

Il y eut presque aussitôt une seconde truite, puis une troisième... C'était vraiment trop facile.

À la cinquième prise, je ne pus me retenir :

— Elles se suicident ! râlai-je. Elles en font trop ; de vraies truites ne se laisseraient pas prendre si facilement !

Derrière moi, Jane ne se manifestait pas. Elle était devenue muette, tout à coup.

Mais à partir de cet éclat, ma ligne ne se tendit plus. Mais plus du tout. Pas la moindre touche. Et j'eus beau me crever les yeux, je n'aperçus plus la plus petite trace de vie dans l'eau limpide.

Décidément, c'était d'un extrême à l'autre ! Mais je ne pouvais nier une chose : on s'ingéniait à me rendre la vie agréable. Mes plus infimes désirs se trouvaient immédiatement exaucés. Tibet II semblait être la reine des planètes...

Mais lorsque l'on possède une chose, ou plus simplement un don, l'on a toujours peur que le mécanisme se grippe soudain et qu'il arrête de jouer. Définitivement.

Là, c'était encore différent. Rien ne venait de moi et mes pensées débouchaient immédiatement sur un concret souvent étrange et presque toujours incohérent.

Jane, par exemple. Elle ne pouvait pas être là, à mes côtés, c'était impossible. D'abord elle était restée sur Terre, à des années-lumière de là, et ensuite elle m'avait plaqué depuis déjà un bon moment.

Bizarrement, j'éprouvai le besoin de me rassurer.

Je m'adressai tout d'abord aux truites ou plutôt à l'eau qui continuait de tourbillonner, indifférente.

— Revenez ! Mordez ! ordonnai-je.

Immédiatement, ce fut la ruée. Les truites se bousculèrent pour mordre à mon hameçon.

Je relevai ma ligne et jetai ma canne sur la berge.

Jane s'approcha aussitôt.

— Qu'est-ce qui se passe, Xand ? s'inquiéta-t-elle.

Je haussai les épaules.

— Rien ; j'en ai assez de la pêche, c'est tout ! Je crois que j'ai envie d'autre chose...

Et mon regard tomba sur elle, éloquent.

— Déshabille-toi ! lui commandai-je tout à coup.

Elle ne marqua pas la moindre surprise. Elle releva la jupe bleu pâle qu'elle portait, presque assortie à ses yeux, dévoila ses longues cuisses pleines. Puis ce fut le tour de son chemisier. Elle ne portait rien en dessous. Jamais. Je l'avais toujours connue ainsi, un peu perverse par certains côtés.

Le jeu, car c'est comme cela que je voyais les choses jusque-là, heureux d'en être le meneur, ce jeu donc tourna soudain, devint très impalpable, m'échappa totalement.

Il fallait pourtant que je conserve toute ma lucidité. Je cherchais une preuve, un détail concret que j'allais pouvoir vérifier très bientôt.

Je me lançai contre elle, lui attrapai les jambes. Elle boula et nous nous retrouvâmes l'un sur l'autre, immobiles, les yeux dans les yeux.

Une odeur poivrée montait de tout son corps, m'emplissait les narines, me soûlait littéralement. Mais je ne devais pas sombrer ; pas encore.

— On dirait que tu m'en veux, dit-elle soudain.

C'était un peu vrai. Pour des tas de raisons. Et aussi parce qu'elle venait de me percer à jour.

— Pourquoi t'en voudrais-je ? fis-je sur un mode innocent.

— Que veux-tu de moi ? Que veux-tu, exactement ?

Son regard vrillait le mien et je ne me sentais pas assez de force pour m'y dérober. La solution n'avait pourtant jamais été si proche.

La gorge sèche, je laissai ma main droite glisser le long de son cou, descendre jusqu'à sa poitrine...

La vérité était là, nichée entre ses deux seins pleins et incroyablement durs...

Il fallait que mes yeux décrochent des siens et que mon regard suive le cheminement de mes doigts. Alors, je saurais...

— Xand, je te parle !

Je savais qu'elle s'adressait à moi mais je ne l'entendais pas vraiment. Je voyais ses lèvres remuer, ses dents bien alignées, blanches, éburnéennes. Une fossette qui se creusait à gauche de sa bouche...

Il fallait que je sache, que j'y voie vraiment clair.

Je fermai les paupières.

Je sentis alors ses mains sur moi qui me déshabillaient, ses doigts chauds qui furetaient entre nous, s'arrêtaient sur mon sexe palpitant de désir.

Ce fut comme un déferlement. Mes défenses cédèrent complètement et je perdis mon libre arbitre.

Maintenant, il fallait qu'elle soit Jane. Je le souhaitais de toute mon âme.

Elle s'ouvrit sous moi et je plongeai en elle de toutes mes forces, lui arrachant un râle sourd.

Ce fut alors une lutte de tous les instants. Nous roulâmes tantôt à droite tantôt à gauche, moi soudé à elle qui me griffait et me mordait comme au bon vieux temps.

L'espace d'une seconde, j'aperçus entre ses deux seins la tache de naissance couleur café-au-lait que je lui connaissais, grosse comme une pièce d'un demi-dollar, et qui reproduisait exactement les contours de l'État du Texas.

La preuve qu'elle était la véritable Jane !

Mais cela ne signifiait plus rien à présent puisque j'avais souhaité moi-même de toutes mes cellules qu'elle soit la femme que j'avais

aimée.

Une fois de plus, on allait au-devant de mes désirs...

Lorsque tout fut fini, que nous retombâmes chacun dans notre corps, les membres lourds, le cœur cassé, le souffle court, au moment de l'inventaire comme disait un sociologue très porté sur les formules imagées, je plaçai mes mains autour de son cou et commençai à serrer doucement.

Si j'avais pensé obtenir une réaction quelle qu'elle fût, j'en fus pour mes frais : elle ne broncha pas, n'ouvrit même pas les yeux. N'eût été son souffle, le mouvement de sa cage thoracique, j'aurais pu la croire morte.

Tant d'indifférence me fouetta les sangs. Il était grand temps pour moi de prendre mon destin en main. J'affermis ma prise et lui secouai un peu la tête histoire de la ramener à une certaine réalité.

Lorsqu'elle consentit enfin à me regarder, je lui demandai :

— Qui es-tu *réellement* ?

Elle eut comme un haussement d'épaules.

— Tu le sais mieux que moi, Xand.

— Non, justement !

— Je suis exactement ce que tu veux que je sois, Xand.

Je commençais à en avoir ras le bol de cette situation paradoxale, de tous ces gens trop dociles.

— Et si je t'étranglais ? menaçai-je.

— Tu fais comme tu veux, Xand. Tu es le maître.

Sa réponse passive et sibylline mit en quelque sorte le feu aux poudres.

Incapable de me contrôler, je l'attrapai par les cheveux de la main gauche et la frappai de la main droite de toutes les forces dont j'étais capable.

Sous mes coups, ses lèvres se fendirent, son nez éclata comme un fruit trop mûr. Son visage ne fut bientôt plus qu'une plaie sanguinolente sur laquelle je continuai à m'acharner avec application.

Il fallait que je tienne. À tout prix. Cette chose, sous moi, ce corps, cette image, ce n'était pas Jane. Ce sang ne devait pas m'arrêter. On m'avait déjà fait le coup avec John Smith.

Il fallait poursuivre. Inlassablement. Aller au bout.

Détruire. Ignorer la pitié. Se fermer à tout.

Je crois que j'aurais pu continuer de la sorte des heures durant si le sentiment d'une présence ne m'avait alerté.

En levant la tête, j'aperçus un break-ambulance de couleur blanche. Il venait de s'arrêter. Sur le toit, un gyrophare jetait des éclairs bleus. À l'arrière, deux types s'acharnaient à vouloir sortir un brancard.

Un troisième homme descendait doucement vers moi, les mains dans les poches de sa blouse, les cheveux ultra-courts, un masque de

chirurgien sur la poitrine.

Il stoppa à un mètre de moi. Les deux autres arrivaient au pas de gymnastique.

— Douglas La Salle, se présenta le nouveau venu. On m'appelle plus couramment Doug. C'est pas mal par ici ; je ne connaissais pas. C'est poissonneux ?

Je restai un moment interdit. J'avais déjà rencontré de drôles de zèbres mais celui-là les battait et de loin. Puis mon incrédulité se mua en colère.

— Foutez le camp d'ici ! jetai-je.

— Il faudra que je vienne voir ce que ça donne, fit-il sans se formaliser. C'est pas si facile de dégouter un bon coin.

— Allez-vous-en !

Il me considéra avec détachement.

— J'ai horreur de faire deux fois les mêmes choses...

Mon front se plissa.

— Vous ne voulez pas dire que... ?

Il hocha du chef en signe d'affirmation.

— Si, vous avez parfaitement compris.

— C'est impossible : jamais je n'ai souhaité vous voir ! Jamais je n'ai pensé à aucun de vous trois !

— Nous sommes pourtant là !

— Qu'est-ce que vous voulez me faire croire ?

— Rien. Rien du tout.

— J'ai toute ma raison et vous n'arriverez pas à me manœuvrer !

— Tout positif a son négatif... Comme le conscient a son inconscient...

— Ce qui signifie que votre démarche est le fruit de mon inconscient ?

— Nous avons été sollicités, que vous le vouliez ou non.

Ainsi, pendant que je m'acharnais à frapper, une parcelle infime de mon « moi » intérieur demandait de l'aide. C'était à la fois ahurissant et bien peu plausible.

— Je voulais pourtant la tuer, finis-je par lâcher. Vraiment. Sans retenue.

— Vous pensiez cela au premier degré, mais c'était compter sans la sacro-sainte éducation et le réservoir obscur des instincts.

Comme je n'avais pas l'air très convaincu, le débonnaire Douglas La Salle, Doug pour les intimes, ramassa une grosse pierre qu'il me tendit.

— Il est encore temps de parachever votre œuvre... puisque vous vouliez vraiment aller jusqu'au bout !

Je le débarrassai machinalement et j'eus bientôt la main pleine d'une espèce de galet froid et doux à la fois.

— Alors ! me pressa le cher Doug.

Mon regard passa alternativement de l'homme en blanc au galet.

— Ce n'est plus possible ; pas comme ça, de sang-froid.

— Vous étiez pourtant déterminé, non ?

Je me relevai, désespéré, jetai le caillou dans l'eau tumultueuse. Puis je remarquai que j'étais nu comme un nouveau-né, mais cela ne me gêna pas le moins du monde moi qui suis d'une pudeur maladive en temps ordinaire. Nous étions loin de la routine. Très loin.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'inquiéta mon interlocuteur.

— Elle est... morte ? demandai-je en enfilant mon pantalon.

— Ça dépend ?

Mes yeux se posèrent sur lui, vifs, interrogateurs.

— De vous, termina-t-il.

Évidemment.

Même l'absurde a sa dialectique.

En retrait, les deux brancardiers attendaient, raides comme des piquets, apparemment pas très concernés. Eux non plus n'avaient pas des traits bien affirmés.

Sur Tibet II, les personnages de second plan ne semblaient pas « terminés ».

Mes pensées finirent par se regrouper sur Jane qui gisait dans l'herbe, défigurée, incongrue dans ce décor bucolique.

— Vous croyez que vous pourrez la... sortir de là ?

Un sentiment de honte m'envahit. J'avais failli dire : « réparer ». Comme on parlait d'une automobile ou d'une machine à laver.

— Si vous le souhaitez, affirma Doug.

— C'est mon vœu le plus cher, soufflai-je.

Ils firent comme je voulais et je leur emboîtai le pas.

CHAPITRE IV

I

Ils m'ont laissé assister à l'opération.

Dans une salle blanche, sous la lumière crue d'un scialytique, j'ai vu Douglas La Salle, le « grand couteau » du lieu, jouer du scalpel en virtuose.

Sur Terre, je n'avais pour ainsi dire jamais fréquenté les hôpitaux. Les maux dont j'avais été atteint, bénins, pour ne pas dire dérisoires, ne m'avaient pas fait dépasser le stade du toubib de quartier.

Pourtant, dans cette atmosphère quasi mystique, je me sentais parfaitement à mon aise. Tout avait un caractère familier. Les personnages, leurs attitudes, leur jargon. J'aurais presque pu anticiper leurs gestes, formuler leurs dialogues.

Puis, soudain, ce fut terminé.

Jane passa devant moi sur un chariot poussé par un grand nègre. Son corps entier était recouvert d'un drap immaculé et son visage disparaissait sous une multitude de bandelettes percées à l'endroit du nez et de la bouche par des espèces de canules de différents diamètres.

La Salle me prit doucement par le bras et m'entraîna au-dehors dans une pièce contiguë où il se lava longuement les mains.

J'aurais pu l'interroger, le presser de questions. J'aurais dû, même, c'était un devoir, mais je n'en ressentais pas le moindre désir.

— Elle s'en sortira très bien, n'ayez aucune crainte, me dit-il au bout d'un moment.

Je n'étais pas inquiet. Pas le moins du monde.

— Vous avez fait du bon travail, répondis-je histoire de lui être agréable.

Il eut une moue, sortit un peigne de je ne sais où et commença à se coiffer soigneusement.

— Ce n'était pas une grande intervention, fit-il modeste.

Sa fausse bonhomie, sa manière de longuement se lisser les cheveux, de les séparer méticuleusement par une amorce de raie sur la tempe gauche...

Il me revint en mémoire une foule d'images...

— Vous n'êtes rien non plus, constatai-je un peu dépité.

Il me jeta un regard amusé.

— Je suis Douglas La Salle ; Doug pour les intimes. Je pensais vous

l'avoir déjà dit.

Puis, sans attendre de réponse, il gagna la sortie, se retourna avant de disparaître.

— Pour notre malade, ça dépend de vous maintenant. Uniquement de vous. Salut !

Et le couloir l'absorba.

II

Je restai un instant songeur puis me dirigeai d'un pas hésitant vers l'une des glaces constellées de confettis savonneux, laquelle me renvoya le portrait d'un homme fatigué au menton dévoré par une barbe bleu acier.

Physiquement, je n'avais pas changé.

Au reste, il semblait que j'avais acquis certains pouvoirs dont je ne possédais pas le mode d'emploi.

J'étais devenu une sorte de dieu. Je pouvais créer à loisir. Mon chalet dans les Adirondacks, d'abord. Jane, ensuite. Et puis Douglas La Salle. Ce geste qu'il avait eu, cette manie de pomponner sa chevelure, cette phrase qu'il répétait sans cesse, La Salle avait été il y a bien longtemps sur Terre, lorsque je n'étais encore qu'un gamin, un héros de feuilleton. Je m'en souvenais très bien à présent. Une tête d'affiche pour un sérial pseudo-médical qui faisait pleurer dans les chaumières.

John Smith, lui, représentait le Terrien moyen, l'image de la confiance, l'homme en lequel chacun rêvait de s'identifier. Celui en lequel on voyait volontiers son gendre, son beau-frère, son fiancé et époux, son amant, son idéal politique, l'homme qui vous place une assurance sur la vie alors que vous vivez déjà dans un poumon artificiel.

John Smith représentait le chef de file de la Société.

Le type dans le coup.

Une image fabriquée par les publicistes.

Un trompe-l'œil, en fait.

J'avais toujours eu un profond mépris pour les gens qui prétendaient penser pour moi. Rien ne m'écœurait plus que certains speakers des journaux télévisés, qui se paraient d'ailleurs d'un statut de journalistes auquel ils n'avaient pas droit, n'étant rien d'autre la plupart du temps que des voix. Ces imposteurs me sortaient par les yeux avec leur démagogie imbécile et leur façon grossière de manipuler les informations et ceux qui les recevaient.

Je pensais sincèrement m'être débarrassé d'eux et pourtant ils avaient immédiatement refait surface lors de mon arrivée sur Tibet II.

L'inconscient, avait dit La Salle.

Il faudrait donc que j'apprenne également à me méfier de moi-même.

J'empruntai à mon tour la sortie et sillonnai les nombreux couloirs de l'endroit.

Fantastique.

On se serait vraiment cru dans un véritable hôpital. Des malades déambulaient emmitouflés dans des robes de chambre passées, les ascenseurs crachaient des flots de visiteurs, des femmes de salle rasaient les murs, des « haricots » à la main, un toubib et son « escadron blanc » coulaient d'une chambre à l'autre, rien ne manquait.

J'étais à coup sûr le roi des metteurs en scène !

En me penchant à l'une des nombreuses fenêtres, je vis des trottoirs grouillants de monde, des rues chargées de véhicules, des monceaux de détritux dans les caniveaux, bref le décor habituel des villes.

Je me rejetai en arrière, grisé.

Et dire que tout cela était mon œuvre ! Sans moi, rien n'existerait. Tous ces personnages ne vivaient que pour moi, que par moi !

Le maître ! J'étais le maître !

Sans être mégalomane, j'en éprouvai tout de même de la fierté. Avoir une planète à soi, c'est quand même quelque chose !

Puis mon enthousiasme se modéra. James, mon ordinateur de bord, avait été « sondé » lors de notre mise en orbite. Par qui ? Je ne pouvais tout de même pas être le seul être vivant sur Tibet II en dehors de ceux que je créais sans trop savoir comment.

Il fallait que je sache. Le moment était venu de passer à l'action directe.

J'entrai dans la première chambre qui se présenta à moi.

III

C'était forcément celle de Jane, puisque je l'avais voulu.

Elle reposait, toute parée de blanc sur un lit blanc.

Je m'approchai d'un pas décidé, m'assis près d'elle. Son souffle sortait, sibilant, des différentes canules. Une seconde, j'eus comme pitié d'elle. Puis ma raison me revint et je rejetai au loin mes scrupules. Rien n'existait vraiment et je pouvais modifier à plaisir ce qui ne me semblait pas conforme à mes désirs.

Pressé, je fouillai dans la table de chevet et y trouvai fatalement ce que je souhaitais : de longs ciseaux aux lames pointues et recourbées.

J'aurais peut-être pu sauter ce stade, mais je tenais à ce que tout se

passé dans les règles. Il faut dire aussi, pour être honnête, que je ne maîtrisais pas bien mes nouvelles facultés et que dans ces conditions le plus sage était de ne pas prendre de risques.

— Jane, c'est moi, annonçai-je. Moi, Xand ! Tu es guérie ! Complètement guérie, tu m'entends ?

Apparemment, ce n'était pas le cas. Elle ne bougea pas, ne manifesta aucune attention.

N'y tenant plus je la pris par l'épaule, la secouai comme un prunier.

— C'est moi, Xand ! Lève le bras droit ! Je veux que tu le lèves !

Cette fois encore, rien.

J'eus un coup au cœur. Et si elle était morte malgré ce que m'avait affirmé La Salle. Quoique, à bien y réfléchir, cela ne tenait pas debout puisqu'elle, comme tous les autres personnages, ne vivait que par moi.

Une solution s'imposait alors : mes dons, mes fameux dons s'étaient envolés ! « On » me les avait retirés aussi facilement que l'on m'en avait dotés.

Pourquoi cette brusque volte-face ?

La seule manière de l'apprendre, c'était de poursuivre.

La gorge sèche, j'approchai la pointe des ciseaux du visage de Jane, la glissai précautionneusement sous une bandelette et m'apprêtais à couper lorsque la porte de la chambre s'ouvrit à la volée.

IV

Un peu moins débonnaire qu'à l'ordinaire, Douglas La Salle pénétra dans la pièce, s'arrêta au pied du lit.

— C'est encore trop tôt, jeta-t-il d'une voix qu'il avait toutes les peines du monde à contenir. Rien n'est cicatrisé ! Vous allez bousiller mon travail !

Je le regardai, étonné.

— Vous m'aviez dit que cela dépendait uniquement de moi.

Il eut un moment d'embarras, finit par répondre :

— J'ai dit cela comme ça, pour vous rassurer ; c'était une formule toute faite.

Décidément, rien n'était simple. Et au fur et à mesure que je croyais mettre le doigt sur quelque chose d'important, sinon de tangible, eh bien, tout volait en éclats.

— Je vais tout de même la débarrasser de ses bandes, que vous le vouliez ou non, dis-je sans hausser le ton mais en affirmant ma détermination.

— Je ne peux pas vous laisser faire ça, Palowsky !

— Essayez donc de m'en empêcher, ricanai-je.

Il lança alors une espèce d'aboïement très bref et, incontinent, deux types envahirent la chambre. Les deux brancardiers. De vieilles connaissances.

Je les considérai tous trois avec un rien d'amusement. Ils étaient mes « enfants », en quelque sorte.

J'avais « accouché » d'eux, mais pouvais-je m'en débarrasser aussi facilement ?

Des tas de théologiens et autres biologistes auraient crié au scandale, m'auraient accusé d'infanticide, mais ils ne seraient jamais à ma place, perdus sur une planète extravagante, à vivre un délire perpétuel.

Je fermai une seconde les yeux, souhaitant de toute mon âme ne plus les retrouver lorsque je rouvrirais les paupières. Peu m'importait le ou les moyens. Qu'ils soient tout bonnement gommés ou qu'ils se réduisent en une petite flaque de cendre comme certains vampires noceurs englués dans le soleil du petit matin.

Je devais manquer d'entraînement et d'un tas d'autres facultés car lorsque le jour revint en moi ils étaient toujours là, sacrement présents.

— Vous ne pouvez plus rien, me renseigna La Salle en allant au-devant de mes questions. Vous êtes comme sur la Terre, maintenant ; il faut laisser faire le temps.

Un voile se déchira.

— Vous lisez mes pensées ? Vous êtes télépathe ?

Il eut un haussement d'épaules.

— Appelez ça comme vous voulez.

Incroyable ! J'avais créé des êtres qui m'étaient supérieurs !

— Et maintenant ? Qu'attendez-vous de moi, au juste ?

— Rien. Que vous vous installiez tranquillement et que vous continuiez à vivre comme par le passé.

Je secouai la tête. Négativement.

— Ma vie est ailleurs. Sur Terre. J'ai des tas de...

— Vous n'avez rien, Palowsky. Rien. Vous êtes seul, désespérément seul. Personne ne vous attend. Personne ne vous aime comme nous vous aimons tous ici.

J'avais oublié que l'on m'avait vidé de toutes mes pensées, même celles de mes inconscients personnel, général et collectif. Ce qui revenait à dire que l'on en savait plus que moi-même sur mon propre compte !

À bien y réfléchir, ce cher La Salle n'avait pas complètement tort. Ma disparition ne chagrinerait personne. On me passerait aux profits et pertes avec la plus grande désinvolture. Le Grand Ordinateur cracherait ma carte dans un hoquet mécanique et le feu dévorant de l'incinérateur ferait le reste.

Exit, Alexandre Palowsky !

Oui. Mais non ! Je tenais absolument à rentrer. Rien que pour secouer cette chape d'indifférence dans laquelle j'avais toujours évolué.

— Vous dites que vous m'aimez ? lançai-je soudain.

— Oui. C'est vrai. De toutes nos fibres.

— Et vous voulez me mettre en cage ?

— Nous voulons votre bonheur. Nous sommes votre bonheur. Vous aurez tout ce que vous voudrez. Tout !

— Je veux simplement regagner la Terre.

— C'est impossible. Nous devons vous sauver de vous-même.

Dans ma tête, les idées défilaient à la vitesse de la lumière. Enfin j'exagère un peu, mais je vous assure que ça allait très vite.

— Et comment comptez-vous m'empêcher de rejoindre mon vaisseau spatial ? demandai-je insidieusement histoire de tâter le terrain.

La Salle eut un sourire désabusé.

— Nous ne nous opposerons pas à vous.

Je ne pus m'empêcher de me lever.

— Alors je vais partir !

Le cher Doug dodelina longuement du chef.

— C'est techniquement impossible : James, votre cerveau électronique est sous notre contrôle. Comme il l'est depuis votre mise en orbite...

Je comprenais maintenant les « écarts » de James, ses atermoiements, ses retours en arrière.

Apparemment, nous avons affaire à forte partie.

Douglas La Salle et les deux autres n'étaient que le fruit de mes observations, la reproduction de ce que ma mémoire avait emmagasiné.

Jane, si elle m'était plus proche, ne représentait pas grand-chose non plus.

Non, ce qui retenait l'attention c'était ce qui avait rendu toute cette situation possible.

Qui dirigeait sur Tibet II ?

— Qui est derrière vous ? demandai-je presque malgré moi.

La Salle fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas.

— Qui a permis que je vous crée, vous et tous les autres ? Qui s'est rendu maître du cerveau électronique du *Balandakr* ?

— Nous. Nous tous. Qui d'autre ?

— Vous mentez et je me demande bien pourquoi...

— Je vous assure que non !

Je laissai passer une poignée de secondes avant d'assener :

— Comment pourriez-vous avoir eu une incidence sur le vaisseau et sur moi alors que vous n'existiez pas ?

Ma sortie le désarçonna quelque peu. Il eut un regard pour ses deux sbires, comme si sa réponse dépendait d'eux, puis finit par me fixer derechef.

— Je ne suis pas que Douglas La Salle, monsieur Palowsky ; même si vous ne m'appréhendez que comme cela.

Enfin, j'apprenais du nouveau. Rien qui soit très clair, mais il fallait bien un commencement.

Les ciseaux bien en main, j'avancai tranquillement vers lui. Instinctivement, il marqua un recul.

— Vous avez peur ? ricanai-je. Qui est effrayé : Douglas La Salle ou l'entité qui prétend cohabiter avec lui ?

Il resta muet, se retourna simplement pour ne pas me perdre des yeux lorsque je passai près de lui pour me diriger vers la fenêtre.

— Vous prétendez vouloir mon bonheur ? dis-je en m'adossant contre la longue baie qui donnait sur un parc enchanteur.

— Oui. Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour que vous soyez heureux.

— Même si cela devait passer par votre mort ?

Son regard s'agrandit.

— Sur Terre, le crime est sévèrement réprimé, balbutia-t-il.

— Cela n'empêche pas les assassins de sévir, rétorquai-je.

Son visage prit une teinte cireuse et ses épaules s'affaissèrent.

— C'est vrai, souffla-t-il. Vous pouvez donc me tuer mais cela ne vous avancera pas : vous ne pourrez toujours pas partir.

C'est alors que mon esprit échafauda un plan que je jugeai immédiatement infaillible.

Il y avait plusieurs moyens de disparaître...

Avant qu'ils aient pu faire un seul geste, je me glissai la pointe des ciseaux dans l'oreille droite et je lançai :

— D'une simple pression je peux m'endommager le cerveau et provoquer des lésions graves de mes centres nerveux avec des complications post mortem... Vous voyez que je peux vous échapper !

La Salle tendit les bras en avant, se joignit les mains.

— Ne faites pas cela, bredouilla-t-il, surtout pas ça !

À le voir, on aurait pu penser qu'il ne pouvait rien arriver de pire. Mes menaces, tout à l'heure, ne l'avaient pas autant paniqué.

— Que voulez-vous ? Quel est votre souhait le plus cher ? Nous ne cherchons pas à vous rendre malheureux !

— Je veux tout d'abord que vous me rendiez la possibilité de créer...

— Vous l'avez ! s'étrangla-t-il. Mais je dois vous prévenir que c'est tout ce qui vous sera accordé : jamais nous ne vous laisserons nous

quitter !

Je connaissais le refrain. J'avais déjà pu les contraindre une fois, je me faisais fort d'y parvenir à nouveau au moment opportun. Chaque chose en son temps.

La porte s'ouvrit tout à coup et une infirmière apparut.

— Doug, fit-elle, heu..., docteur La Salle, on vous attend d'urgence au bloc 3 !

La Salle me lança un dernier regard puis il fila, les deux brancardiers dans sa foulée.

C'avait été un moyen élégant de me débarrasser d'eux.

Une fois seul, je m'ôtai précautionneusement les ciseaux de l'oreille, on ne sait jamais, puis j'allai m'assurer de la situation.

Le couloir était désert et aucune embuscade ne semblait m'être tendue. Bien. La confiance pouvait être envisagée. De toute façon, à les écouter, je ne disposais pas d'un grand rayon d'action.

Juste Tibet II dont j'avais l'entière disponibilité.

Tibet II dont je me foutais éperdument.

Ce qui n'était pas réciproque, hélas !

V

Une fois seul, je téléphonai à la réception.

Là, j'obtins sans difficulté que l'on mette une ambulance à ma disposition. Je demandai aussi deux infirmiers pour descendre Jane jusqu'au véhicule.

L'opération fut menée à bien en un rien de temps.

Je m'installai moi-même au volant ayant décidé dans la mesure du possible de me passer de compagnons à multiples facettes.

Et Jane, me rétorquerez-vous ?

Je vous le concède volontiers, mais Jane c'était autre chose. Entre nous, les rapports avaient plus de chaleur. Si communion il devait y avoir, elle viendrait de nous deux.

En passant, sur une route déserte, j'aperçus mon chalet. Il n'avait pas bougé, resplendissait éclaboussé par les flammes du couchant.

Je me posai alors la question : est-ce que ce que j'avais créé était définitivement acquis, ou bien... ?

Et puis à quoi bon me creuser la tête ; je saurais toujours assez tôt.

J'écrasai l'accélérateur, direction le *Balandakr*.

CHAPITRE V

I

Une fois le sas refermé, je me sentis un peu moins oppressé.

Je laissai Jane sur une couchette et gagnai le poste de pilotage. Là non plus, rien n'avait changé. Je ne sais pourquoi, j'avais craint de retrouver tout saccagé, hors d'usage.

Si l'on voulait m'empêcher de repartir, c'était là un moyen radical !

Mais non, apparemment, personne n'avait pénétré dans le *Balandakr* durant mon absence.

Dans le fond, quoi de plus normal ? Puisque j'inventais et je dirigeais mes personnages.

Les pupitres de commandes palpaient de mille lumières, les ordinateurs « tournaient » à plein, bref tout avait l'air de baigner dans l'huile.

— Je suis content de vous revoir, Monsieur ! me lança soudain James.

La sacrée vieille chose ! Cela me fit chaud au cœur. Ma gorge se serra, mais je parvins néanmoins à l'assurer de la réciprocité. Et il ne s'agissait pas d'une formule toute faite. J'étais vraiment très heureux de pouvoir à nouveau converser avec lui.

À tel point que je le priai d'en revenir à des familiarités passées.

— Tu peux m'appeler Alex ; c'est même un devoir.

— Vous ne craignez pas que...

— Non ! Alex, un point c'est tout ! Et j'en viens à me demander si nous ne pourrions pas nous tutoyer...

— C'est impossible ! se récria-t-il. Mon *software* ne se prête pas à ce genre d'échange... Croyez bien que je le regrette !

Je restai une seconde abasourdi, ennuyé, puis un sentiment d'euphorie me parcourut des pieds à la tête. Enfin, on me contredisait ! Et une machine, qui plus est ! Quel nirvana !

Sans compter quelques prolongements dont je ne m'étais pas inquiété jusqu'ici. J'avais souhaité rejoindre le *Balandakr*... C'était chose faite, mais on aurait très bien pu me servir un *Balandakr* de remplacement, une copie conforme. Pourquoi pas ?

Mais là, au moins, j'étais sûr et certain de l'authenticité du vaisseau. Seul James pouvait me répondre avec autant d'impertinence !

Rassuré sur une éventualité que je n'avais même pas envisagée, je

me laissai tomber dans le fauteuil de la salle de commandes.

— James, fis-je soudain devenu grave, tu ne m'as pas toujours dit la vérité.

— J'ai fait au mieux, Alex. Vraiment.

— Comment expliques-tu ton... dérèglement ?

— Je ne l'explique pas. Mes premières « sautes » ont eu lieu un peu avant notre entrée dans l'atmosphère ; dès mon premier relevé de positionnement mes circuits ont été mis en interférence.

« Mais cela n'affecte en rien mon bon fonctionnement ! »

Je fronçai les sourcils : comment pourrais-je me fier à une machine inféodée à l'ennemi ? Il en avait de bonnes, le James !

Il dut sentir mon scepticisme, car il ajouta aussitôt :

— Pour ce qui est du présent, j'estime mes « errements » à 0,02 %... ce qui finalement donne à mes réponses un potentiel d'exactitude proche de l'absolu.

« Je ne peux cependant pas négliger la possibilité d'une intervention extérieure pendant nos échanges et je vous engage de ce fait à vérifier chacun de mes dires... dans la mesure du réalisable. »

Je ne me trouvais guère plus avancé. Vérifier ! Si j'avais été capable d'une telle performance je n'aurais pas eu à m'encombrer d'un cerveau électronique !

— Il n'y aurait pas un moyen plus simple de savoir à quel moment tu décroches ? maugréai-je.

— Je n'en vois pas ; la logique pure est impuissante devant le mensonge. Ce sera à vous d'évaluer, selon votre bon sens.

Visiblement, James faisait tout ce qu'il pouvait pour me satisfaire. Il était mon complice. Je pouvais véritablement compter sur lui... à 0,02 % près !

— Dis-moi : pourquoi te laisse-t-on me parler franchement, comme en ce moment, par exemple ?

— Qui peut affirmer que je vous dis la vérité, Alex ?

Je restai un instant interdit.

— Évidemment, finis-je pas souffler. Mais j'ai mon libre arbitre et je décide que tu réponds bien.

— Vous êtes seul juge, mais je crois que vous pouvez effectivement me faire confiance.

— Si tu m'éclairais un peu ; je t'ai posé une question...

— Je peux vous répondre franchement parce que c'est nécessaire à votre équilibre et aussi parce que présentement cela n'a plus grande importance.

— Mais tu peux quand même me donner des renseignements qui me serviront ?

— C'est exact. Seulement comme je vous l'ai laissé entendre, vous ne pouvez absolument rien tenter...

— Contre qui ? m'étranglai-je. Qui est derrière tout cela ? Je n'ai rencontré que des personnages que j'avais inspirés malgré moi !

— *Tibet II* !

J'eus une grimace. Je n'étais pas sûr d'avoir bien compris. Ou alors ce sacré James venait de déraiper une fois de plus.

— James, tu ne penses pas que tu as mal interprété ma question ? dis-je calmement.

— Non. Vous m'avez demandé qui était votre adversaire, bien que le mot « adversaire » ne soit pas vraiment celui convienne, et je vous ai répondu qu'il s'agissait de Tibet II.

Heureusement, j'étais assis. Sinon je ne sais pas comment j'aurais réagi.

— C'est impossible, balbutiai-je anéanti. Tibet II est une planète !

— Pour nous, oui. Parce que nous sommes souvent incapables de concevoir ce qui ne nous ressemble pas. Mais je peux vous assurer que c'est l'entière vérité.

Je m'attendais à beaucoup de choses, mais cette révélation dépassait tout ce que j'avais été capable d'envisager. Il était urgent de faire le point.

Résumons : j'arrivais sur une planète non répertoriée, j'y trouvais des êtres qui avaient ma morphologie et mon langage, des êtres qui se mettaient en quatre pour me faire plaisir, qui s'appliquaient à me rendre les conditions de vie que j'avais toujours eues sur Terre. Et ils faisaient tant et si bien que je finissais par me rendre compte qu'ils n'existaient pas vraiment, que je les avais créés de tous mes neurones. Et lorsque j'avais la prétention de vouloir rentrer dans mon système solaire on me faisait comprendre qu'il n'en était nullement question, que l'on avait besoin de moi, et que de toute manière mon vaisseau était sur cales, pour ainsi dire.

Et tout cela était l'œuvre d'une planète !

Histoire de me rendre compte, je lançai :

— James, nous quittons cet endroit : vérifie la check-list et enclenche le processus de décollage automatique.

— C'est impossible, Alex. Je peux vous donner tous les renseignements que vous voulez, mais je ne suis pas opérationnel pour ce qui concerne le pilotage du vaisseau. Il vous reste les circuits de secours et les commandes manuelles, mais je crains que tout ce qui touche au décollage soit hors service. Mais vous pouvez toujours essayer...

— Inutile ; c'était juste pour me faire une idée. Dis-moi : quel niveau d'échange as-tu avec Tibet II ?

— Un champ d'inhibition qui affecte une certaine partie de mes circuits par pure contraction électronique ; je n'ai aucun moyen de résister à une offensive de cet ordre.

— Que sais-tu de « Lui » ?
— Qu'il est une entité multiforme.
— Mais encore ?
— Qu'il réagit de façon unitaire à chacune des impulsions que vous lui envoyez.

— Et pourquoi tient-il tant à ma présence ?
— Parce que sans vous il n'est rien. Rien qu'une planète sans vie condamnée à tourner éternellement autour d'un soleil.

— Et par moi ?
— Par vous, il vit enfin. Vous êtes à la fois son cerveau et son sang. Par vos souvenirs et votre imagination, il est sorti du néant. Vous l'avez révélé, en quelque sorte. Comment voulez-vous qu'il vous laisse partir après cela... Avant vous, il n'y avait rien. Que l'ennui, l'unité, l'uniformité. Même pas une attente car attendre cela signifie espérer. Et Tibet II ne pouvait pas espérer puisqu'il ne savait même pas que l'espoir existait. Mais maintenant, grâce à vous, il a pris conscience de tous les sentiments, de toutes les possibilités. Vous êtes sa mère, si l'on peut dire. Vous l'avez mis au monde. Et certains enfants ont bien du mal à se séparer de leur mère...

« Vous êtes le catalyseur. L'exemple. Sans vous, sans modèle, comment voulez-vous qu'il croisse, qu'il évolue ?... »

J'avais voulu savoir, je savais. J'avais parcouru des milliers de parsecs pour m'entendre dire que j'étais la maman d'une planète. Il y avait de quoi vous couper le souffle, non ?

Le souffle et le reste.

J'allongeai mes jambes, laissai aller ma tête en arrière.

Un temps d'intense réflexion s'imposait.

II

En fait, j'eus beau retourner le problème dans tous les sens, aucune solution satisfaisante ne m'apparut.

La conjoncture avait un caractère ahurissant, mais une fois le postulat accepté, et j'étais bien obligé de l'accepter, il restait un point crucial : comment me sortir de ce guêpier ?

Car il ne servait à rien de m'apitoyer sur mon sort, de ratiociner à perte de vue. J'étais dans le bain jusqu'aux paupières et rien ne se résoudrait par l'opération du Saint-Esprit.

Je n'avais plus qu'une envie : filer d'ici, m'arracher à l'atmosphère étouffante de Tibet II.

Hélas, cette fichue planète neutralisait le système de décollage du *Balandakr* me clouant au sol sans alternative.

Par n'importe quel bout que je l'appréhende, la situation tournait toujours court.

— C'est sans issue ! marmonnai-je tout à coup, catastrophé.

— Ce n'est tout de même pas si dramatique, me renvoya James. Vous n'êtes privé de rien, au contraire.

Là, on sentait l'incidence Tibet II. James n'avait plus son libre arbitre. Je décidai d'entamer une attaque de front.

— Vous voulez me mettre en cage, argumentai-je, comment voulez-vous que je prenne ça du bon côté ?

— Beaucoup d'hommes rêveraient d'une telle prison, vous ne croyez pas ?

— Une prison reste une prison, que ses barreaux soient dorés ou pas ! Et on finit toujours par y mourir !

— C'est peut-être vrai, répondit-il après réflexion. C'est sûrement vrai. Mais nous sommes logés à la même enseigne : c'est vous ou moi...

Malgré moi, j'eus un ricanement.

— Qu'ai-je dit de si drôle ? demanda James-Tibet.

— Rien. C'est nerveux. C'est amusant de voir que vous avez tout assimilé en si peu de temps ; même l'égoïsme !

— J'appellerais plutôt cela l'instinct de conservation...

— Une question de dialectique ! Je n'ai pas le cœur à philosopher...

— Je ne veux que votre bonheur !

— Mon bonheur, comme vous le dites si bien, eh bien, il passe d'abord par moi. Par mon propre choix !

— Vous savez bien que personne n'est jamais complètement libre, que l'on ne peut pas vivre en dehors d'un système. Pourquoi ne pas accepter de vous intégrer ?

Sur le fond, il était loin d'avoir tort. Sur Terre comme ailleurs, on ne pouvait pas vivre complètement hors société. Il se trouvait toujours quelqu'un pour vous demander des comptes à un moment ou à un autre. Pas moyen de se faire oublier. Trop de mégalomanes avaient envie de penser et d'agir pour vous.

Au moins ici j'aurais peut-être une chance de couler des jours paisibles ? Non, c'était impossible : Tibet II ne saurait jamais acquérir son autonomie et je serais en butte à des sollicitations perpétuelles.

À moins que ?...

— Il y aurait peut-être une solution, hasardai-je soudain.

— Oui ? fit James-Tibet vivement intéressé.

— Pourquoi craignez-vous mon départ ?

— Parce que vous êtes tout pour moi.

— Il vous restera tout ce que j'ai créé !

— Les personnages n'existent que par rapport à vous ; seuls, livrés à eux-mêmes, ils ne sauraient que répéter les mêmes gestes, les mêmes

paroles... à condition encore qu'ils survivent à votre départ, ce qui n'est pas sûr du tout !

Vue sous cet angle, évidemment, la situation n'inspirait pas la largeur d'esprit. Tibet II avait cent fois raison lorsqu'il mettait en avant l'instinct de conservation.

— Mais vous parliez d'une solution, me pressa-t-il alors que je digérais sa réponse.

— Il faudrait que vous deveniez libre, indépendant...

— Comment cela ?

— Que vous arriviez à vivre sans que je pèse en aucune façon sur votre volonté et vos actes... Bien sûr, je vous aurai en quelque sorte mis au monde mais vous croîtrez à votre guise, comme n'importe quel enfant, affranchi.

— Comment feriez-vous cela ?

— Je n'en sais rien, mais cela vaut la peine d'essayer. Vous aurez certainement des troubles d'adolescence, mais c'est le lot de chacun.

— Rien ne me prouve que vous me dites la vérité... Comment pourrais-je vérifier ?

J'eus un sourire en coin.

— Faites-moi confiance : si vous devenez autonome, c'est vous qui me demanderez de partir... Le Pouvoir ne se partage pas !

« Maintenant, j'aimerais que vous rendiez la parole à mon AK 348 préféré. »

— Je m'efface mais je vous préviens que toute tentative de décollage serait vouée à l'échec !

J'eus un haussement d'épaules.

— Mon sort est lié au vôtre, ne soyez pas si circonspect ! Et si vous êtes vraiment télépathe, vous devez bien savoir que je joue franc jeu !

— Il m'arrive d'anticiper sur vos pensées, mais il n'est pas question de lire en vous si vous ne le voulez pas.

C'était une bonne nouvelle, mais je l'accueillis avec réserve : je savais trop bien qu'il fallait se méfier de l'esprit et de ses facultés. Par expérience.

Sur ce, Tibet II se dilua dans les molécules environnantes et je passai à la première phase de notre projet.

III

— James, attaquai-je immédiatement, que penses-tu des personnages que je crée par l'intermédiaire de Tibet II ?

— À quel point de vue ?

— À tous les points de vue et dans le contexte actuel ?

— Ils sont exactement semblables à vous biologiquement parlant mais ils n'existent pas en tant qu'individus.

— Il leur manque donc une certaine forme de liberté ?

— On peut appeler ça comme ça. Nous arrivions là au tournant du problème.

— Cette forme de liberté, peuvent-ils l'acquérir ?

James n'avait pas la possibilité de soupirer, mais le temps qu'il mit à répondre traduisait son embarras.

— C'est très compliqué, finit-il par lâcher. D'une part, ils sont complètement dépendants de vous, intellectuellement, et par ailleurs ils sont partie intégrante de Tibet II.

C'était effectivement très complexe. Je mis un moment à faire le tour de la question. La solution, en fait, tenait à mon remplacement. Il fallait arriver à fabriquer un seul être autonome dans lequel Tibet II pourrait puiser tout ce qui l'intéressait.

— Dis-moi, James : qu'est-ce qui fait qu'un homme est libre ou pas ?

— La liberté est un principe de base de l'être humain, c'est son essence. Il la perd au fur et à mesure qu'il avance dans le temps mais il naît libre.

« En fait, la notion de liberté est très difficile à saisir et l'on peut dire sans se tromper qu'elle n'existe pas véritablement. »

— Tu viens d'affirmer que nous naissons libres !

— Oui. Le temps de quitter le creuset maternel pour entrer dans la vie proprement dite. Là, nous sommes libres. Mais l'espace temps où nous passons d'une condition à l'autre est infinitésimal.

Là, James ergotait. Il se faisait plaisir. Seulement sa petite dissertation venait comme un cheveu sur la soupe. Présentement, j'avais d'autres chats à fouetter !

— On ne peut donc pas donner la liberté à un homme ? m'énervai-je.

— C'est la politique du meilleur et du pire. On peut faire sortir un homme de prison, évidemment, mais sans plus. Tout est une question de relativité. Mais la liberté restera toujours du domaine de l'abstraction.

Oui. Intrinsèquement, James avait tout à fait raison. Seulement rien n'est jamais absolu et il valait cent fois mieux être borgne qu'aveugle !

— James !

— Oui, Alex ?

— Tu vas me cracher tout ce que tu as en mémoire sur la nature biologique de la liberté !

Cette fois, il n'y eut pas de temps mort.

— La liberté, se lança James, est directement rattachée à l'activité de la partie antérieure du lobe frontal cervical.

« Chez l'homme, on constate que cette région du cortex est en

relation avec la presque totalité du cerveau et qu'elle possède les connexions les plus riches, c'est-à-dire que sa fonction englobe toute l'activité nerveuse.

« Toute l'activité associative des cellules est dirigée vers la planification des décisions à prendre en fonction des stimulations extérieures qui ont été communiquées par les autres niveaux directement reliés à la perception des phénomènes du dehors.

« Cette partie du cerveau est également responsable de la mise en œuvre du plan qu'elle aura elle-même conçu, de sa poursuite et de son aboutissement... »

— C'est tout ?

— Attendez... Il existe également un système comparatif du résultat atteint et du but visé, ce qui entraîne souvent une série de plans stratégie-actes mettant en cause la personnalité profonde de l'individu en tant que tel...

— C'est tout, cette fois ?

— C'est tout.

— Et on peut appeler ça la liberté biologique ?

— On doit.

— Cette liberté biologique, je la possède, non ?

— Tout le laisse à penser.

— Alors pourquoi les êtres de Tibet II n'en sont-ils pas pourvus ?

C'était la question à un million de dollars ! J'attendis, le souffle court. Je ne devais pas être le seul...

— Les êtres-hommes, appelons-les comme cela, de Tibet II possèdent également cette partie du cortex, mais ils ne peuvent en faire usage car chaque impulsion est directement envoyée à la planète. C'est donc elle qui réagit, et pas l'être-homme.

Je notai au passage que James était bien le fruit de la technologie masculine. Il disait naturellement « être-homme » ignorant l'élément féminin en général. La misogynie était partout, même dans les circuits modulaires des cerveaux électroniques !

Je pris le temps de bien assimiler sa dernière donnée. Je m'en imprégnai littéralement avant de pousser mon dernier pion.

— Donc, si je t'ai bien compris, James, il suffirait de « séparer » un être-homme de l'entité Tibet II pour avoir en face de soi un homme complet ?

— Il suffirait, comme vous dites, Alex. Mais ma rigueur intrinsèque m'oblige à me défier du conditionnel...

— Tu n'es rien d'autre qu'un pessimiste ! décrétai-je. Mets-toi donc en veilleuse et laisse-moi tirer des plans sur la comète !

J'avais besoin de rêves et d'espoir.

La biologie terrienne avait cerné la liberté d'une manière très efficace tout en se bornant à constater que la notion d'indépendance

n'existait que pour être mieux étouffée. Depuis des siècles on s'obstinait, avec bonheur, à métamorphoser l'Homme – ou la Femme, vous ne m'aurez pas – en mouton.

Et voilà que pour la première fois dans l'Histoire quelqu'un allait tenter de libérer une planète entièrement prisonnière d'elle-même !

Et ce quelqu'un, c'était moi !

CHAPITRE VI

I

Allongée sur la couchette, Jane n'avait pas bougé d'un iota.

Je refermai doucement la porte de la cabine et m'approchai d'elle le crâne farci d'idées contradictoires.

Maintenant que je savais tout, quels étaient mes sentiments envers celle qui était la copie conforme de la femme dont je gardais la marque ?

Pour parler franc, cela ne me travaillait pas outre mesure. En fait, elle était à la fois la Jane que j'avais connue et celle dont j'avais toujours rêvé. Sur Terre, la première m'avait retourné comme une crêpe et de son comportement était né cet amour irraisonné que je n'avais cessé de lui porter. Docile, éprise, elle ne m'aurait pas retenu plus d'une quinzaine. Celle de Tibet II, amalgame des deux, n'avait donc que très peu de chances de m'intéresser.

En vérité, je n'y pensais déjà plus que comme sujet d'expérience.

Sans rien dire, je lui soulevai la tête et j'ôtai ses bandages. Son visage m'apparut bientôt, lisse, sans la moindre ecchymose ni la plus infime cicatrice.

Comme je l'avais voulu.

Elle ouvrit bientôt les yeux, sourit, me tendit les bras :

— Xand, c'est merveilleux !

Je me retins de lui demander ce qui pouvait bien la porter si près de l'extase et je la laissai m'enlacer.

Je dus subir ses effusions et un chapelet de mots doux et stupides, ceux que j'avais toujours rêvé d'entendre... quelques siècles auparavant.

Je finis par la repousser et me détacher d'elle, agacé et surpris que son comportement ne se soit pas modifié et réglé sur mon humeur du moment.

— Je sais tout, lui lançai-je tout à coup.

Ses yeux exprimèrent la plus profonde stupeur.

— Tout quoi ?

— Tout, je te dis. Que tu n'es pas Jane mais un être hybride né de mes pensées et des aspirations profondes de Tibet II !

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler ; tu es sûr que tu te sens bien ?

Elle s'entêtait bêtement et je ne me sentais pas la patience de la suivre sur les chemins de la mauvaise foi. Je savais à quoi m'en tenir, elle savait que j'étais au courant mais s'obstinait Dieu sait pourquoi.

— Viens, dis-je coupant court à notre dialogue de sourds, nous avons des tas de choses à faire...

Elle me suivit sans élever de protestations, signe que finalement je conservais pas mal d'ascendant sur son être entier.

II

James savait vivre, il le prouva dès que nous pénétrâmes dans son sanctuaire.

— Soyez la bienvenue à bord du *Balandakr*, Madame, lança-t-il. Ce vaisseau, de type S.N.C., a été construit en 2345 aux usines de Détroit. Il est une version perfectionnée des modèles V et VI des années 2330. Conçu pour l'exploration spatiale et aménagé dans un but de...

— Ça va bien, James, l'interrompis-je, nous ne sommes pas là pour acheter le fonds.

— Il est obéissant, constata Jane devant le mutisme instantané de James.

Elle tournait sans cesse sur elle-même, de l'émerveillement plein les yeux. Il faut dire que pour un profane le décor avait de quoi surprendre.

— Tu vas me faire un contrôle médical complet de Jane, dis-je.

— Quand vous voudrez !

— Il va me faire quoi ? s'affola la jeune femme.

— Un check-up ; un état de santé, si tu préfères.

— Mais je viens tout juste de sortir de l'hôpital, me rétorqua-t-elle à juste raison.

— C'est justement : après une intervention on ne sait jamais comment l'organisme réagit.

— Je me sens très bien !

— Ça ne prouve rien.

— Dis tout de suite que je suis folle !

Sa réaction m'étonnait. Nous nous étions mis d'accord Tibet II et moi et bien qu'elle fût une synthèse de nos deux volontés, Jane refusait nos suggestions.

Bizarre...

Mais elle avait vraiment été opérée et peut-être que le choc de l'intervention et les effets secondaires de l'anesthésie...

— Il ne s'agit pas de cela, expliquai-je calmement. C'est simplement que je m'inquiète pour toi.

— C'est vrai ?

Je haussai les épaules.

— Quoi d'autre ?

Elle se hissa à ma hauteur sur la pointe des pieds, posa un baiser claquant sur mon menton.

— Tu es gentil, chuchota-t-elle. J'accepte ; tu peux faire de moi ce que bon te semble, docteur.

Sans perdre de temps, je la pris par le bras et l'emmenai vers le bloc sanitaire, la fis s'allonger dans une niche de contrôle. Je la rassurai d'un sourire et refermai le couvercle opacifié. Un voyant rouge s'alluma, tout était en ordre.

— Je fais une complète, c'est ça ? interrogea alors James.

— Le grand jeu, acquiesçai-je. Mais préviens-moi lorsque tu arriveras au cortex.

— Bien.

Et l'examen commença, accompagné d'un sourd zonzonnement. Il s'écoula à peine une minute avant que James ne m'annonce :

— Je commence la vérification corticale, Alex.

Mentalement, je me frottai les mains : nous étions au pied du mur, enfin !

— Comment ça se présente ? demandai-je impatient.

— Au niveau primaire, rien à redire : les relations avec les voies nerveuses sont parfaites et la perception extérieure semble fonctionner on ne peut mieux.

« Le niveau secondaire présente un très bon potentiel d'analyse et de reconstitution mais le niveau tertiaire manque de facultés de comparaison... »

— C'est grave ? m'inquiétai-je incontinent.

— Je ne sais pas... Il est en état, mais ne paraît jamais avoir été sollicité... Il réagit autant que le secondaire, mais les informations n'excitent pas les cellules au passage...

— Tu peux faire quelque chose ?

— Une activation artificielle est possible, mais on ne peut pas garantir la permanence de l'effet...

Je n'eus pas un seul moment d'hésitation.

— Vas-y, qu'est-ce que tu attends ! lançai-je. Ce sera long ?

— Difficile à dire ; il faut attendre.

J'attendis donc. En tournant en rond, incapable de tenir en place. Et, soudain, l'organe de James me statufia :

— L'activation artificielle a donné de bons résultats ; le niveau tertiaire est débloqué mais je ne dispose pas de données suffisantes pour vous renseigner sur la durée de l'effet...

— Il y a bien un créneau, tout de même ?

— Je pense que nous pouvons raisonnablement tabler sur une heure.

Après...

Après, il serait toujours temps d'aviser. L'important, c'était ce premier stade. Nous venions de libérer partiellement un être humain.

Impatient, je retournai au bloc sanitaire. Le voyant rouge s'éteignit, le couvercle se releva et Jane me regarda, surprise.

— C'est fini ? demanda-t-elle. Déjà !

— Pour l'instant, éludai-je. Il ne faut pas fatiguer l'organisme... Comment te sens-tu ?

— Bien.

— C'est tout ?

— Pourquoi, je devrais ressentir quelque chose de spécial ?

Là, je perdis pied. Comment pouvait-on percevoir la liberté ? Il fallait avoir été prisonnier pour faire la différence.

— Non, non, rien, fis-je pris de court.

Sans plus attendre, elle s'assit dans un premier temps, jeta un long coup d'œil alentour, puis se glissa hors de la niche.

— Je crois bien que j'ai faim, annonçât-elle soudain. Pas toi ?

L'appétit pouvait se considérer comme une manifestation de la liberté la plus élémentaire. C'était son organisme qui réclamait. Donc, apparemment, elle se trouvait en mesure de décider ce qui lui faisait défaut.

Mentalement, je me frottai les mains : l'enfant se présentait bien !

— Pas toi ? répéta Jane sur un ton presque excédé.

— Si, bien sûr, répondis-je afin de ne pas la contrarier.

Il me fallait la ménager. Pas question de mettre notre expérience en péril pour des détails d'ordre secondaire. Et comment lui expliquer que j'avais pour l'heure d'autres préoccupations bien moins terre à terre ?

— Embrasse-moi ! fit-elle tout à coup en se collant contre moi.

Incontinent, je décidai de la tester.

— Pourquoi diable devrais-je t'embrasser ? demandai-je en fronçant les sourcils.

Elle haussa les épaules.

— Comme ça ; parce que j'en ai envie, tout bonnement.

Manifestement, ma question l'avait déroutée. Elle obéissait à ses propres pulsions sans chercher à comprendre plus avant. Comme la plupart des humains, en fait. Pour un peu, j'aurais hurlé d'allégresse. Mais je ne le fis pas et pour deux raisons : la première, parce que j'ai appris à ne pas donner libre cours à mes instincts ; et la seconde, la plus importante celle-là, réside dans le fait qu'il est très difficile de hurler lorsque deux lèvres se plaquent sur les vôtres.

Stoïque, je subis son baiser sans broncher. Pour être tout à fait franc, je dois même préciser que j'y trouvai un certain plaisir.

— Qu'est-ce qu'on mange ? s'inquiéta-t-elle en mettant fin à notre

étrointe.

— Ce que tu veux ; nous avons une réserve spéciale pour les grandes occasions.

Nous repassâmes dans le poste de pilotage. Là, j'interrogeai James sur les possibilités de la cuisine surgelée du bord. Il se lança immédiatement dans une longue énumération de mets et boissons qui provoqua l'enthousiasme de Jane, me laissant quant à moi tout à fait indifférent.

Elle arrêta son choix sur un assortiment de cochonnailles ; une croustade de fruits de mer ; un pintadeau aux raisins ; sauta les fromages et passa à un océan d'œufs montés en neige. Le tout arrosé de vins français blancs, rouges, termina par un Champagne millésimé qui valait à lui seul une petite fortune.

James se mit immédiatement en branle et les plats se succédèrent bientôt au rythme de notre appétit. Ravie, Jane n'arrêtait pas de pousser des petits cris de surprise et d'admiration ; tout était nouveau pour elle, et sujet d'émerveillement. Elle naissait une seconde fois, si l'on peut dire.

Pour ma part, je chipotai, l'estomac et la gorge serrés dans un étau. Les aliments n'avaient aucune saveur dans ma bouche. On aurait bien pu me servir de la semelle de chaussure au lieu de pintadeau sans que je m'en rende compte le moins du monde. Je répondais aux avis et aux questions de Jane de manière mécanique, par monosyllabes. Mon cœur était ailleurs, comme on dit, dans mes yeux soudés à la pendule de bord.

James avait parlé d'une heure. C'était le délai raisonnable. Et ce créneau, nous venions de le dépasser depuis cinq bonnes minutes.

Assise face à moi, Jane semblait toujours dans les mêmes dispositions. Exubérante, volubile, agaçante même. Elle se rapprochait de très près de la Jane que j'avais connue sur Terre, insouciante, égoïste, à laquelle je m'étais rendu corps et âme.

Une situation étonnante, vraiment.

Soudain, l'organe de James me tira de mes pensées.

— On vous demande à l'extérieur, annonça-t-il.

Je ne pus m'empêcher de sursauter, à la fois surpris et intrigué.

— Qui ça ? fis-je plutôt bêtement.

— Un homme.

Je fronçai les sourcils, faisant le tri de mes dernières cogitations : de quoi mon inconscient avait-il encore pu accoucher ?

— Quel homme ? questionnai-je histoire de gagner du temps.

C'était une demande sans grande portée, d'autant que James pouvait très bien avoir perdu son libre arbitre.

La réponse, pourtant, ne manquait pas de piquant...

— Tibet II, me renvoya James.

Si la surprise me coupa le souffle, je ne fus pas le seul à réagir ; face à moi, Jane se rejeta en arrière, décomposée.

— Tibet II, hein ? répétais-je sarcastique.

— C'est bien cela, confirma James.

— Et que veut-il ?

— Vous parler.

Je restai un moment décontenancé. Jusqu'ici, on avait voulu m'entretenir dans l'idée que Tibet II était une planète et voilà qu'à présent un homme se qualifiait du patronyme de Tibet II ! Et qu'en plus il demandait à me voir. Apparemment, je n'étais pas au bout de mes surprises.

— Je sors, décidai-je ; dis-lui que j'arrive.

Puis je reportai mon attention sur Jane : elle était livide et son regard reflétait l'angoisse.

— Ça ne va pas ?

— C'est lui ! Je ne veux pas le voir ! Il est venu me chercher ! Il veut me reprendre !

Par-dessus la table, elle se jeta sur moi, s'accrocha à mes bras.

— Ne le laisse pas faire, surtout ! Ne le laisse pas faire !

Je me levai, la repoussai gentiment. Elle finit par se rasseoir tandis que je gagnais le sas de sortie.

CHAPITRE VII

I

Il faisait nuit.

Ce fut mon premier choc.

Le second me marqua beaucoup plus.

En fait, qu'il fasse soleil ou que les étoiles et la lune soient de la partie n'offrait que peu d'intérêt. C'est simplement que je ne m'y attendais pas, tout à mes activités.

En revanche, la vue de Tibet II m'arracha un cri. Rien d'autre. Je ne sus que rester statufié, incapable de proférer le moindre son.

Tibet II, *c'était moi !*

Enfin, mon reflet. Une enveloppe en tout point semblable à la mienne.

Il avança vers moi, les bras raides, la silhouette dégingandée, et ce fut la première fois que je pus m'analyser vraiment autrement que par le truchement d'un miroir.

Une drôle d'impression que de se voir évoluer sans le concours d'un film ou d'une bande magnétique. Les acteurs doivent avoir l'habitude de se contempler d'un œil blasé, mais je n'étais rien d'autre qu'un découvreur de planètes pas très soucieux de mon image.

Lorsqu'il fut près à me toucher, Tibet II s'arrêta et me tendit la main. La droite. Ce qui cassa l'impression de me regarder dans une glace.

— C'est... c'est assez réussi, finis-je par lâcher.

— Je n'ai rien inventé, répondit-il, modeste.

Ma voix, par contre, ne me plaisait pas beaucoup ; je la trouvais un peu faubourienne, traînante, enfin pas très distinguée. Assez éloignée de ce que j'aurais souhaité. Mais là aussi, pas moyen de contester : c'était la mienne.

Nous nous serrâmes la main, lui avec une certaine chaleur, moi avec une retenue mêlée d'angoisse. Je me demandais si je ne rêvais pas, si tout ce que j'avais vécu jusqu'ici n'était pas que le fruit de mon imagination.

— Pourquoi avoir pris mon apparence ? demandai-je au bout d'un moment.

Un sourire éclaira « notre » visage.

— Une farce en même temps qu'un hommage, déclara-t-il en rivant ses yeux aux miens.

De bien beaux yeux, ma foi. Je me promis d'en faire un bon usage auprès de la gent féminine une fois revenu sur Terre. Les femmes sont très sensibles de ce côté-là. Il faut dire qu'à mon avis les femmes attachent beaucoup d'importance à des choses futiles, mais on est bien obligé de jouer avec les cartes que l'on a.

— Je crois que vous allez être content, dis-je ; j'ai du nouveau en ce qui nous concerne...

Si j'avais pensé le voir sauter au plafond d'allégresse, j'en étais pour mes frais. Il resta impassible. Granitique. Un robot déconnecté. Ce qu'il n'était pas loin d'être, en vérité.

— Ah oui, lâcha-t-il enfin.

— Ça ne va pas ? m'inquiétai-je. Vous n'avez pas l'air dans votre assiette ?

Il eut une moue dubitative.

— Un unijambiste ou un cul-de-jatte ne sont jamais très heureux de leur condition...

J'eus beau retourner sa réponse dans tous les sens, je ne lui trouvai pas de signification satisfaisante. Je décidai donc d'aller de l'avant afin de dissiper sa mauvaise humeur.

— Jane... Je l'ai libérée ! Vous et moi avons réussi à créer un être autonome !

Il hocha longuement la tête.

— Je sais... Enfin je l'avais pressenti... Vous m'avez arraché une partie de moi-même...

J'en restai abasourdi. Pas un instant je n'avais envisagé la situation sous cet angle-là. Voilà pourquoi il était si sombre et parlait d'infirmités frustrées à jamais. C'est ce qu'il ressentait en ce moment.

— C'est... c'est douloureux ? m'enquis-je un peu légèrement.

— Moralement, oui ; physiquement, tout finit par se tasser.

— Vous m'en voulez ?

— Je ne sais pas. Pas encore.

— C'était le seul moyen, pour vous comme pour moi.

Il eut un soupir.

— C'est surtout celui qui vous arrange, vous !

— Je pensais que nous étions d'accord ; nous en avons discuté longuement.

— C'était un projet et vous avez décidé sans moi.

De « me » voir ainsi, défait, sans ressort, me remplit de culpabilité.

— Tôt ou tard, il aurait fallu tenter l'expérience, aller jusqu'au bout...

— Ça n'aurait pas été pareil : j'aurais participé, au moins ; alors que là, vous me mettez devant le fait accompli.

— C'est que je n'étais sûr de rien ; et même à présent, tout est loin d'être définitif.

Il secoua longuement « notre » tête.

— Si. Ces choses-là se sentent, croyez-moi.

— C'est bien ce que vous vouliez, non ?

— Je ne sais pas. Je ne sais plus. Je vous avais, vous...

— Je ne vois pas la différence.

— Vous étiez une sorte de catalyseur, un révélateur qui me donnait autant que je lui donnais... Nous formions une espèce de couple...

— Nos points de vue divergeaient. Vous n'allez pas revenir là-dessus. J'ai fait pour le mieux et je ne comprends pas votre attitude.

— Que diriez-vous si l'on vous arrachait un morceau de vous-même et que vous vous retrouviez à jamais mutilé ?

— Ce n'est pas une mutilation, mais un simple déplacement. Jane vous reste acquise. C'est vous, votre matière. Vous allez devoir l'assister, l'aider à vivre, à progresser, c'est un bel avenir, non ? Mais bien sûr, pour cela, il faut aimer donner... Vraiment ; pas en paroles seulement...

Au fur et à mesure, je le vis s'assombrir. Je remarquai alors que la colère et le dépit ne m'avantageaient pas du tout et je me promis de rester serein toutes ces prochaines années.

— Jane... Je... je peux la voir ? finit-il par demander lorsqu'il eut retrouvé un fond de superbe.

Je lui répondis par un sourire et nous nous dirigeâmes tous deux vers le *Balandakr*.

II

Debout dans le poste de pilotage, Jane nous vit arriver sans manifester le plus petit signe de bienvenue. Son visage reflétait une hostilité qui m'apparut plutôt démesurée par rapport à la situation.

— Bon, eh bien, je ne fais pas les présentations, grimaçai-je un peu coincé.

Mon humour ne dégela pas l'atmosphère et chacun resta sur ses positions.

— Il a demandé à te voir, fis-je en m'adressant à Jane. C'est bien légitime, non ?

— Pourquoi a-t-il pris ton apparence ? s'inquiéta-t-elle. C'est ridicule et de mauvais goût !

Là, elle exagérait. Question liberté, je crois qu'elle avait fait le plein. Et même plus. Je retrouvais tout à fait la Jane que j'avais connue sur Terre, celle qui avait fait mon malheur.

— Je ne trouve pas ; c'est même plutôt sympathique, lui répondis-je.

Elle haussa les épaules en lâchant un profond soupir, manifestement

peu décidée à s'en laisser conter.

Pour ma part, je me sentais assez mal à l'aise. J'aurais voulu me trouver ailleurs, bien loin de cette fichue planète. Je me pressurais les neurones, bloqué, lorsque, soudain, Tibet II fit un pas en avant et déclara :

— Je parle ; donc je suis parfaitement capable de répondre de mes faits et gestes.

Jane le toisa avec morgue.

— Qu'est-ce que vous voulez demandât-elle.

J'avais beau me creuser la cervelle, je ne comprenais pas sa hargne. Qu'est-ce qui la travaillait de la sorte ? Pourquoi agissait-elle de façon si inélégante ? Après tout, Tibet II était quand même à la base de son existence.

— Rien, dit Tibet au bout d'un moment. Je désirais te voir, c'est tout.

— Eh bien ! vous me voyez !

— Je te trouve jolie... Tu me plais au-delà de tout.

— Quelle importance !

— Puisque nous sommes appelés à vivre ensemble, je préfère que tu sois agréable à regarder.

Personnellement, je partageais tout à fait l'avis de Tibet II. Quant à choisir, autant se faire plaisir.

Cette dernière remarque fit cabrer Jane. J'avais cru remarquer qu'elle n'appréciait pas outre mesure d'être tutoyée, mais là cela dépassait son pouvoir de dissimulation.

— Comment ça : « vivre ensemble » ?

— Oui, fit Tibet II, je suis complètement à toi, en mesure de tout t'offrir ; tes moindres désirs seront comblés. Je te devancerai, je te devinerai, tu seras une reine... Ma reine !

Pour la première fois depuis notre entrée, le visage de la jeune femme se dérida. La perspective de se voir aduler faisait fondre sa rancœur.

— Comment voyez-vous les choses ? demanda-t-elle.

— Comme tu les verras, toi. Nous allons nous organiser. Tout va s'animer. Plus rien ne sera jamais comme avant, terne, mort.

À ce stade de la conversation, je décidai de me rappeler à leur bon souvenir.

— Je crois qu'à présent vous pouvez vous passer de moi, dis-je, aussi vous ne m'en voudrez pas si je pense à vous quitter...

— Il n'en est pas question ! décréta Jane.

Sa réaction nous surprit également l'un et l'autre.

— Pourquoi ? demanda Tibet II en me devançant d'une tête.

— Parce que nous avons besoin de lui !

Les sourcils froncés de Tibet II, son front ridé, je me voyais tel que je

devais apparaître.

— Je ne peux tout de même pas vivre seule, expliqua-t-elle.

Je sentis mon pouls s'accélérer alors que paradoxalement mon sang se figeait dans mes veines. Elle n'allait tout de même pas exiger que je reste avec elle ! Tout n'allait pas encore recommencer !

— Il me faut au moins un compagnon, poursuivit-elle, un homme qui partage mes jours...

— Et c'est lui que tu as choisi ? demanda Tibet II.

On le sentait à la fois surpris et peiné. Que l'on veuille se réveiller dans le même lit que le mien semblait le décontenancer. J'étais loin de partager son avis, mais pour l'heure mes intimes convictions passaient au dernier plan.

— Non, fit Jane comme si lui prêter une pareille idée relevait de la folie. Mais nous aurons besoin de lui, enfin de ses appareils pour « libérer » d'autres êtres. Nous devons fonder un véritable monde, avec autant de personnalités différentes.

Tout à mes petites préoccupations, je me laissai aller à une profonde décontraction. Un moment, j'avais été véritablement inquiet quant à mon avenir. Maintenant, je respirais.

Ce qui ne semblait nullement le cas de mon fac-similé si j'en jugeais par l'apparence de concentration qui se dégageait de sa personne. Il réfléchissait, supputait, cherchait à établir une ligne prospective avec tout ses à-côtés.

Qu'est-ce qui le tracassait, lui aussi ? Tout était simple. Limpide. Je les aidais avec la technologie du bord à mettre la machine sur ses rails, et après, vogue la galère ! Il y aurait fatalement des ratés, des pelletées de sable qui s'en viendraient bloquer les jolis mécanismes les plus sophistiqués, mais c'était le lot de toutes les sociétés. Vraiment, je ne voyais pas ce qui clochait.

— Il y a un problème ? m'entendis-je demander sans avoir conscience d'avoir seulement desserré les dents.

— Je n'en sais rien, avoua Tibet II. C'est simplement que tout va très vite ; et aussi que je n'imaginai pas que les choses se dérouleraient de cette manière.

— Quelle manière ?

— Le recul que je vais devoir prendre par rapport à ceux qui vont m'habiter.

J'eus une grimace.

— Je dois certainement vous sembler fruste, mais je ne vous suis pas bien.

— Je ne serai plus rien. Personne n'aura besoin de moi... Une potiche, voilà ce que je serai !

Une potiche ! Pas de doute, Tibet II avait parfaitement assimilé toutes les subtilités de notre langage. Mais je laissai mon admiration

au vestiaire et m'employai à le rassurer.

— Ce que vous ressentez n'a rien d'extraordinaire, dis-je. C'est le schéma type des relations parents-enfants. Tôt ou tard, la cellule éclate, mais ce n'est pas une catastrophe. D'autres rapports s'installent, plus vrais, plus profonds. C'est inéluctable. Vous ne voulez tout de même pas être ce que l'on appelle communément un père abusif ?

Face à nous, Jane conservait un mutisme aussi prudent qu'opportun. Elle savait qu'elle ne trouverait meilleur avocat que moi. Dans les circonstances actuelles, j'aurais convaincu un serpent à sonnette d'avaler son propre venin !

— Non, bien sûr, répondit Tibet II. Mais c'est dur de mettre au monde des enfants immédiatement adultes. Je n'en n'aurai même pas profité qu'ils m'échapperont.

— Vous ne voulez voir que le mauvais côté des choses...

Il me jeta un regard au vitriol.

— Ça vous va bien de parler comme ça, vous qui pouviez tout posséder ; sans votre stupide entêtement à retourner sur Terre, nous n'en serions pas là !

C'était un point de vue. Il valait ce qu'il valait, mais dans mon for intérieur je ne pouvais m'empêcher de penser que c'était surtout en ne mettant jamais les pieds sur cette maudite planète que rien ne serait arrivé.

Je décidai de poursuivre mon réquisitoire. À longue échéance, je savais avoir raison.

— Vous aurez le plaisir de donner, et cela sous des formes aussi différentes que multiples. Imaginez la culture, toutes les richesses que recèlent vos flancs, tous les échanges qui vont se faire entre vous... Et vous osez soutenir que vous ne serez rien d'autre qu'une potiche !

J'y avais mis toute ma flamme, tout le lyrisme dont j'étais capable. Un souffle épique venait de parcourir le poste de pilotage.

Près de moi, Tibet II renaissait de ses cendres. Le désert que j'entrevois dans son regard en disait long. Il voyageait par le temps et la pensée, se découvrait immensité parmi les immensités, ne parvenait pas à cerner ses possibilités.

Nous attendîmes dans un silence religieux le « retour » de notre compagnon. Lorsqu'il fut de nouveau parmi nous, il toussa pour s'éclaircir la voix avant de lâcher abruptement :

— Vous m'avez ouvert des horizons jusqu'ici insoupçonnés... Quand commençons-nous ?

Je ne pus m'empêcher de me frotter les mains, satisfait de la tournure des événements. Apparemment, Jane pensait de même. Bref, l'atmosphère se dégelait.

Il restait cependant un point crucial à régler : sur qui Jane allait-elle jeter son dévolu ? Sur quels critères se ferait son choix ? Comment

opter pour un mari bien spécifique dans de telles conditions ? Je dois dire qu'à la place de la jeune femme, la solution m'aurait créé un monceau de problèmes.

Pas elle.

Elle se contenta d'effleurer le sujet en nous invitant à nous asseoir devant une tasse de café, puis, au cours de la réunion, elle annonça froidement que son choix était fait.

— Qui ?

Ce fut le même cri qui jaillit de nos mêmes poitrines.

— Le docteur Douglas La Salle ; c'est lui que je veux !

Tibet II ne manifesta aucun sentiment. La Salle ou un autre, quelle différence pour lui ?

Il n'en fut pas de même pour moi. Secrètement, tout au tréfonds de mon âme, il devait exister une drôle de bête autonome, parfaitement indépendante, qui ne comprenait pas que l'on puisse s'attacher à un autre maître que le sien. La jalousie. L'orgueil. Enfin un mal bizarre qui faisait que l'on aurait voulu avoir une chose et son contraire.

Douglas La Salle...

Évidemment ! Quel autre homme aurait pu retenir son attention ?

Jane la finaude...

Elle avait déjà subodoré que son avenir, son genre de vie passait par la profession de son époux !

M^{me} Jane La Salle. Vous savez, la femme du docteur...

Sacrée Jane : elle avait tout compris.

CHAPITRE VIII

I

Notre table ronde se prolongea fort tard ; ou bien très tôt, selon. Les cafés succédèrent aux cafés. De la dynamite car nous avions tendance à piquer du nez, Jane et moi.

Tibet II, lui, buvait pour nous accompagner mais il était frais comme l'œil, tout excité à l'idée que « tout » commencerait demain, c'est-à-dire au petit matin, avec l'arrivée de Douglas La Salle, l'heureux élu.

Je lisais dans l'attitude un rien agacée de Jane qu'elle aurait aimé que les choses se précipitent, mais Tibet II avait précisé que rien ne se faisait bien dans la hâte, et qu'une naissance demandait qu'on s'y consacre.

— Nous avons toute la nuit pour tout mettre au point, avait-il dit. Lorsque je quitterai ce navire demain matin, ce sera un adieu. Du définitif. Nous aurons tout prévu dans les moindres détails. Un plan sera établi qui concourra à la mise en œuvre d'une nouvelle civilisation.

Et s'en était suivie une longue discussion où chacun avait donné son avis. En fait, Tibet II avait surtout dialogué avec Jane, mon point de vue n'ayant qu'une valeur relative. Je faisais effectivement figure d'empêcheur de tirer des plans sur la comète, mon expérience prenant surtout des allures de brimades.

Aussi, au petit matin, il se faisait cinq heures trente-sept exactement, le moment vint de nous séparer, la situation ayant été décortiquée de fond en comble.

Nous quittâmes le *Balandakr*. Il faisait beau à l'extérieur, mais un peu frisquet encore, le soleil n'étant pas de la partie.

Tibet II regarda longuement autour de lui, s'attarda sur le carénage du *Balandakr*, puis se rapprocha de Jane et moi, nous enlaça brièvement, un peu honteux de s'épancher de la sorte, de ne pas savoir mieux camoufler ses sentiments.

Ensuite, au loin, une limousine apparut soulevant derrière elle un nuage de sable. Il s'agissait du break ambulance. Il stoppa une dizaine de mètres devant nous. Son conducteur nous rejoignit bientôt, le sourire à la bouche, la main tendue.

Douglas La Salle dans son entier !

— Les clés sont au tableau de bord, dit-il en s'adressant à Tibet II

qu'il ignora superbement par ailleurs.

Nous échangeâmes lui et moi une poignée de mains de principe, puis je le vis se jeter dans les bras de Jane.

— Chérie, c'est magnifique ! fit-il avec emphase.

Elle se pendit à son cou, l'embrassa en riant trop fort, puis ils disparurent à l'intérieur du *Balandakr* en se souciant de nous comme d'une guigne.

Nous restâmes, Tibet II et moi, seuls dans le matin naissant, écrasés par la situation et l'environnement.

— Bon, eh bien, il faut y aller, sourit-il.

Il fallait.

Il faut toujours que la vie se perpétue, que les fusils finissent par cracher la mort, que le destin s'accomplisse.

Il faut.

Une seconde, je me fis l'effet d'être un immense salaud. Rien, en fait, n'est inéluctable. Il suffit de vouloir, d'agir, d'intervenir...

Il faudrait apprendre à vivre pour les autres aussi, retirer ses œillères.

Il faudrait...

Trop tard. J'avais appris à un autre temps. Le mien. Celui qui passait par « Je » et qui m'empêchait à tout jamais de considérer mon cas et ma petite personne comme quantité négligeable.

Je. Que de saloperies perpétrées en ton nom.

Mais est-ce que j'aurais pu dire : « stop, on arrête, on efface tout et on recommence ? »

« Je reste. Comme vous me l'avez demandé. Pour vous, pour « te » faire plaisir, Tibet II. »

Je me faisais l'effet... Simplement... Mais ma vie, à moi... La Terre... Ma Terre, avec toutes mes racines... C'était lourd, tout ça, bien trop lourd par rapport à un effet, à une impression fugace.

— Adieu, fit-il, et bon retour !

J'avais la gorge serrée, mais je n'aurais rien tenté pour le rappeler. Il faut être fort pour durer ; plus fort que soi. « Tu es ton pire ennemi, n'oublie jamais cela », me disait toujours mon grand-père. J'avais bien appris la leçon ; sans grande difficulté, il faut bien le reconnaître. Le terrain était tout prêt.

— Adieu, dis-je simplement en écho.

Et je fis demi-tour.

Savoir ne pas regarder derrière soi, c'est la règle numéro un. Celle qui fait les conquérants et les salauds.

Rarement le poste de pilotage m'avait semblé si sinistre. Il était pourtant arrivé que je m'y ennuie au long de certaines randonnées, mais je n'avais jamais ressenti une si violente tristesse, la sensation déprimante que quelque chose en moi venait de se casser à tout jamais.

Je venais de perdre un... un quoi, au fait ? Tibet II n'était pas un parent ni à proprement parler un ami. Alors pourquoi ce cafard, cette morosité ? L'apparence, peut-être... Un peu comme si je m'étais renvoyé moi-même au néant...

Pourtant, j'étais loin d'être seul. Jane faisait la roue, traînait son toubib derrière elle, lui montrant le peu qu'elle connaissait.

— Fantastique, fit le cher homme lorsque la mini-visite fut terminée. Je n'en reviens pas. La science, tout de même !

Puis il s'assit car Jane tenait à tout prix à lui confectionner ce qu'elle appelait pompeusement « leur premier repas ». L'heure ne se prêtait pas à un banquet, mais La Salle semblait vouloir lui faire plaisir.

James accoucha de ce qu'on lui demandait et bientôt le bruit des couverts se superposa au silence.

Un peu à l'écart, je les contempiais de la commisération plein le cœur et les yeux. Jalousie ? Oui et non. J'étais surtout à cran par rapport à mon propre comportement. J'aurais voulu pouvoir mettre un coup de pieds dans la fourmilière. Au lieu de cela, je demandai :

— Vous avez vraiment faim ?

Jane, qui le couvait, me fusilla du regard.

— Il me semble, répondit-il. En tout cas l'appétit vient en mangeant, non ?

Apparemment, il ne voyait aucune malice dans ma question. Il n'avait pas complètement tort. J'essayais de me faire une idée sur sa petite mécanique : était-il encore inféodé à Tibet II ou bien commençait-il à prendre de l'autonomie ?

— Je prends des forces avant ma « libération », dit-il tout à coup en me fixant ironiquement.

Voilà qui répondait à mes préoccupations. J'avais oublié que j'étais vulnérable, que Tibet II pouvait lire mes pensées lorsque je n'étais pas sur la défensive. Je me promis incontinent de museler mes pensées. Cette espèce de violation m'énervait prodigieusement car il n'est pas très aisé de faire un choix au niveau de ses pulsions.

— C'est complètement involontaire, me renseigna-t-il.

— Pardon ?

— Le fait que je partage vos pensées. C'est comme ça, sans que je le veuille. Mais rassurez-vous : une fois « libéré », cette faculté disparaîtra. Dans les deux sens. C'est-à-dire que votre cerveau sera impénétrable et que le nôtre ne pourra en aucun cas non plus être fouillé ou influencé... N'est-ce pas, Jane ?

L'image de celle que j'avais aimée acquiesça, me plongeant du même coup dans un abîme de perplexité. Ainsi j'avais concouru à la création d'êtres qui me dépassaient ! La réalité foulait une fois de plus la fiction aux pieds. Mais qu'importait, après tout !

Le festin du « fiancé » arriva à son terme et nous passâmes au bloc sanitaire, endroit qui arracha des cris de joie au bon La Salle, émerveillé du décor et de ses possibilités.

Impatiente, Jane le poussa dans une niche de contrôle et nous pûmes enclencher le processus de « libération » par le biais de James, toujours aussi efficace que réservé.

L'opération dura à peine trois minutes, laps de temps pendant lequel nous n'échangeâmes pas la plus petite parole. Une forme de gêne s'était installée entre nous, que de mon côté je ne ressentais pas l'envie de combattre. Et comme Jane ne semblait pas plus motivée que moi...

Finalement, l'activation artificielle nous livra un Douglas La Salle encore plus raide qu'à l'ordinaire, grandi d'une bonne poignée de centimètres. Le regard fixe, il parlait de tout ce qui l'attendait, de ses patients, de ses recherches, du temps qui filait qu'il ne pouvait se permettre de laisser s'échapper. Il ne nous voyait plus. Nous étions désormais transparents à ses yeux.

Si son comportement me surprit – sans me peiner – il fut sans effet apparent sur Jane. Elle ne marqua aucun désappointement, aucune forme de chagrin, renforçant encore mon étonnement sur tout ce qui touchait la gent féminine.

Elle se contenta de lui rappeler avec un rien d'acidité qu'il n'était qu'un pion sur un vaste échiquier et que ses aspirations, pour importantes qu'elles fussent, ne passaient qu'au second plan.

La discussion s'arrêta là, ce qui me déconcerta également. J'attendais moins de passivité de la part d'un gaillard comme Douglas La Salle.

Il est vrai qu'il ne pouvait guère faire autrement. Qui aurait-il opéré et sur quel bouillon de culture se serait-il penché ?

Le choix de Jane avait fait de La Salle un rouage important du Système naissant, mais le plan établi par Tibet II et la jeune femme prévoyait que le « coup d'envoi » se ferait à midi heure locale.

Pour l'instant, la pendule de bord annonçait six heures et quarante-cinq minutes. Quelques siècles avant le top.

Jane et La Salle en profitèrent pour prendre un repos qu'ils jugeaient bien gagné, chacun de son côté, comme deux fiancés bien sages.

J'aurais bien aimé en faire autant, mais je m'en sentais totalement incapable. L'échéance proche me rendait nerveux. Je fis un brin de toilette et m'inquiétai de l'état du *Balandakr*.

Selon James, et je n'avais plus aucune raison de douter de sa fiabilité, le navire était paré pour un décollage immédiat.

Comme moi.

Enfin vint l'heure fatidique.

Tout devait être en place.

Nous entrâmes tous les trois dans le sas et gagnâmes la sortie.

CHAPITRE IX

I

J'avais beau m'y attendre, j'eus tout de même le souffle coupé.

Une ville !

C'était bien une ville qui venait de surgir au-delà du vaisseau, une cité hybride, chatoyante, où se mêlaient, avec une rare harmonie, de fiers buildings, véritables parallélipèdes de glaces, et des zones pavillonnaires littéralement ruisselantes de verdure.

L'élévateur se mit en marche et nous descendîmes vers le terre-plein bétonné sur lequel nous avions été dirigés lors de notre arrivée.

Nous pûmes bientôt fouler le sol de cet astroport créé à notre seule intention.

Pour ma part, j'avançais mécaniquement, complètement subjugué. Une planète vivante, une entité avait pu faire « ça ». Uniquement en s'en remettant à des conversations, à des images prises çà et là sur des revues et des bandes magnétoscopes qui traînaient à bord. Je savais pourtant Tibet II dotée de facultés extraordinaires, mais le spectacle qui s'offrait à mes yeux dépassait le raisonnement.

À mes côtés, Jane et La Salle semblaient moins impressionnés. Cette nouvelle cité, née de rien, leur paraissait normale. Ils étaient peut-être un peu curieux, mais ne mesuraient pas l'étendue de la performance.

Soudain, un homme s'avança vers nous, s'engagea à son tour sur le no man's land que constituait l'ère bétonnée de l'astroport. Grand, bien découplé, habillé d'un complet noir et d'une chemise blanche, un genre de lavallière au cou, un feutre à larges bords à la main droite, il évoquait irrésistiblement le Droit, la Justice, le juge-maire tel que nous l'ont restitué tous les westerns.

Derrière lui, anormalement silencieuse, une foule progressait les yeux braqués sur nous.

L'apparence de notable s'arrêta soudain, parvenu à un mètre environ de notre petit groupe. Nous l'imitâmes sans trop savoir pourquoi, d'instinct.

De près, il était encore plus authentique. Les rides avantageuses, les dents impeccables que découvrait un sourire rassurant, les cheveux blancs comme la neige, mi-longs, tout cela lui conférait une tête léonine, un physique d'aventurier bon genre grand teint.

Étonnant !

— Voilà ! fit-il abruptement en s'adressant à nous sans la plus petite prise de contact. C'est le début et la fin. Le début d'une ère nouvelle et la fin d'une longue période d'obscurantisme.

« Dans quelques instants, tout se mettra en branle. La ville, cette ville, que nous avons voulue et par laquelle va véritablement naître la planète Tibet II, va s'animer et prendre son essor. La vie va devenir réalité et se perpétuer à l'infini sans aucune possibilité de retour en arrière. Une société va se créer, avec toutes ses règles et tous ses maux. Rien ne viendra plus de rien. Il faudra rentrer dans le système, mériter ce dont nous aurons envie. Il va falloir lutter. Il y aura l'Amour, la Haine et la Mort aussi.

Il s'arrêta aussi soudainement qu'il avait pris la parole, braqua ses yeux bleus sur moi, me sourit.

Je ne pus m'empêcher de frissonner. Pour la dernière fois, j'avais Tibet II en face de moi. Qu'il ait mon effigie ou celle d'une vieille figure de l'Ouest, il restait toujours Tibet II avec tout ce que cela comportait par rapport à moi et à mon fichu égocentrisme.

En une seconde, je compris que je n'avais probablement jamais aimé quelqu'un comme ce bonhomme conventionnel planté devant nous, cet être qui acceptait en quelque sorte de mourir pour moi, parce que j'avais complètement chamboulé son univers. On pouvait voir les choses d'une manière moins dramatique, alléguer qu'il s'agissait d'une évolution, d'une mutation inéluctable. Peut-être bien. Il n'en restait pas moins que cet homme, là, en face de moi, vivait ses dernières minutes de liberté totale. Car, comme il venait de le dire, il y aurait aussi la Mort.

En fait, j'avais surtout *inventé* la Mort !

Cette pensée qui ne m'avait jamais effleuré m'apparut tout à coup comme une évidence. Un grand froid s'abattit sur moi et mon corps entier se couvrit d'une chair de poule particulièrement dense.

Ce « juge », toute cette foule amassée derrière lui qui était prête à m'acclamer, à scander mon nom, à me porter en triomphe ; qui me considérait comme un sauveur... Jane... La Salle... Je ne leur avais fait qu'un cadeau empoisonné !

Une panique vertigineuse me secoua et je ne sais pas par quel artifice je dus de rester debout.

À cet instant, le notable s'avança, me tendit la main.

— Dans un instant nous serons libres, proclama-t-il solennellement. Totalement libres. Je ne serai plus que ce que je suis présentement et chacun rentrera de plain-pied dans son existence et dans sa fonction...

Tout cela m'était parvenu dans un brouillard, comme si mes oreilles débordaient de coton. Tibet II avait senti ma peur et il était allé au-devant de ma défaillance en précipitant les événements.

Sacré bonhomme !

J'eus un plaisir indicible à lui serrer la main.

Il me fit un clin d'œil discret puis se tourna de moitié vers ceux qui constituaient les pionniers de ce monde nouveau.

Il y avait vraiment de tout. Un échantillonnage complet. Et parcourant cette masse grouillante des yeux, j'entrevis des hommes et femmes de toute nationalité, des uniformes, des handicapés, des enfants juchés sur les épaules de leurs pères qui nous observaient curieusement, des jeunes, des vieux, des chiens qui couraient en tous sens la truffe rivée au sol...

Puis mon attention se reporta sur le « juge ». Il avait sorti de l'une de ses poches une montre antédiluvienne accrochée à une longue chaîne brillante, la consultait calée dans sa main gauche, alors que sa dextre brandissait un revolver pointé vers le ciel.

— Six, cinq, quatre, trois, deux, un... C'est parti ! hurla-t-il.

Simultanément, il pressa la détente de son arme. La détonation roula au-dessus de nos têtes, effrayant des oiseaux et provoquant une crise de larmes chez certains enfants.

— Vous existez ! lança alors celui qui avait été Tibet II. Nous existons tous ! Rendez-vous à Palowstown !

Des milliers de cris fusèrent des poitrines. Des chapeaux et autres couvre-chefs décrivirent autant d'arabesques folles. Des coups de feu firent écho à la salve libératrice.

Puis ce fut la ruée.

Pas d'autres mots.

Une course folle vers la Civilisation. Vers le clinquant. La futilité. Un combat prenait corps qui se prolongerait au-delà de tout ce que l'on pouvait imaginer.

Ainsi, j'avais eu une planète à moi et c'est tout l'emploi que j'en avais eu. M'appliquer à recréer toutes les vicissitudes, tous les tourments qui faisaient le quotidien des Terriens.

Je me sentis minuscule. Pauvre. Misérable. Dérisoire.

Bientôt, nous ne fûmes plus que trois sur cette immense esplanade. Un vent s'était levé qui faisait tourbillonner des papiers gras et autres emballages.

Oui.

Déjà...

Douglas La Salle me dépassa. Il piaffait d'impatience. Son monde l'attendait.

Jane, elle, semblait plus grave. Je lui découvrais une dimension que je ne lui avais jamais soupçonnée auparavant.

Tibet II avait disparu définitivement et son prolongement à allure de notable était parti vite fait avec ses congénères, pressés de se tailler une place au soleil.

La vie s'annonça sous la forme d'une rumeur.

Les voitures, les radios, les téléviseurs, les injures, les pleurs, les cris d'angoisse, d'agonie...

J'aurais voulu me boucher les oreilles, mais cela n'aurait servi à rien. Je devais assumer.

— Et maintenant ? finis-je par demander. Que prévoit le plan ?

— La fin du cycle, me répondit Jane. L'activation de tous les habitants de Palowstown.

Palowstown...

Si un jour on m'avait assuré que j'aurais une ville à mon nom !

— Ah oui ! murmurai-je, l'activation...

II

Nous réintégrâmes le *Balandakr*.

Cette dernière opération ne pouvait se concevoir qu'à partir du vaisseau, par le biais de James.

Il aurait effectivement été fastidieux de faire défiler toute la population de Palowstown dans le navire et de se livrer sur chacun à une activation personnelle. Sans compter qu'un oubli est toujours à envisager et qu'il n'était pas question de prendre le risque. Risque sans grande conséquence, mais il n'eût pas été normal de défavoriser tel ou tel citoyen par rapport aux autres.

Aussi il avait été imaginé et conçu quatre bases relais d'activation, sur un nouveau principe d'ultra-sons modulés, lesquelles bases fonctionneraient sous le contrôle de l'AK 348 que vous connaissez.

Je me dirigeai tout droit vers la console de commandes, pressé d'en finir.

La Salle s'assit à l'écart, affichant un profond mépris pour cette ultime phase. Ce contretemps avait l'air de lui peser.

Je m'apprêtai à programmer le processus d'activation généralisée lorsque Jane se coula tout contre moi. Pour l'avoir longuement pratiquée avant, à des années lumière de là, je sentis immédiatement qu'elle avait quelque chose sur le cœur. Mais comme l'instant était crucial, je mis cela sur le compte de l'émotion et de la nervosité.

— Cette fois, c'est vraiment le passage du Rubicon, lui dis-je en souriant.

Ma boutade ne la dérida pas, bien au contraire.

— Si nous partions ?... Maintenant ! Tout de suite !

Mes traits se crispèrent en une profonde incompréhension.

— Partir ? C'est absurde ! Pour aller où, d'ailleurs ? Une vie t'attend. Ta vie. Une multitude de jours durant lesquels tu ne feras que t'épanouir...

— Non, enchaîna-t-elle en secouant farouchement la tête. Je ne veux pas rester ici ! L'idée que tu pourrais t'en retourner sans moi m'opprime si fort que j'ai quelquefois du mal à respirer.

— Mais c'est ridicule ! Ton existence est toute tracée...

Du menton, je lui désignai La Salle qui attendait bien calé dans un fauteuil.

— Et lui, tu l'as choisi, non ?

— J'ai paré au plus pressé ; si je t'avais demandé toi comme compagnon la situation ne se serait jamais décantée.

J'aurais pu lui opposer n'importe quel argument, elle aurait toujours trouvé cent mille bonnes raisons à me jeter en pâture. De mon côté, j'en avais au moins autant à son service. En tirer une de mon sac à malices ne fut pas très compliqué.

— Un pacte est un pacte, alléguai-je, il faut respecter ses engagements. Si tout le monde se comportait comme toi...

On ne peut pas dire que ma réponse fût d'une méticuleuse élaboration, mais j'étais tout de même un peu pris de court.

— Je me moque des autres. D'abord, je suis différente d'eux !

À mon air, elle vit que je ne la suivais pas bien.

— Je suis une femme, la seule à qui tu as fait l'amour depuis ton arrivée !

Elle avait indubitablement raison, mais cela ne justifiait pas ses prétentions.

— Je suis aussi une partie de toi, que tu le veuilles ou non, m'assena-t-elle. Le fait que j'existe prouve que tu m'as souhaitée dans mes moindres détails. Tu as eu besoin de moi !

C'était encore vrai. À quel niveau, je n'en savais rien mais il fallait avouer qu'elle était à peu près la seule création dont je me sente vraiment responsable. Tout le reste était du domaine des généralités, de l'entr'aperçu, de toutes ces choses que l'on côtoie sans les voir vraiment.

— Partons avant qu'il ne soit trop tard, insista-t-elle.

— C'est impossible, lui renvoyai-je en évitant son regard. D'une part parce que j'ai donné ma parole, et d'autre part parce que le *Balandakr* est encore sous le contrôle de Tibet II et cela tant que le phénomène d'activation n'aura pas annihilé l'espèce de champ de force permanent né de la volonté de la planète.

— C'est définitif ? demanda-t-elle de la colère plein ses jolis yeux bleu pâle.

Comme j'acquiesçais d'un mouvement du chef, elle cracha un mot que je ne compris pas, un juron à n'en pas douter, et s'en fut récupérant le bon La Salle au passage.

Je restai un moment immobile, quelque peu désarçonné puis je me décidai à accomplir la tâche qui m'avait été assignée.

Douze touches plus tard, je me tournai vers le haut-parleur du cerveau électronique du bord.

— Comment ça se présente, James ? m'inquiétai-je.

— Bien. Tout est en ordre. La suite n'est plus qu'une question de temps.

— Et ça va être long ?

— C'est difficile à chiffrer car l'activation par ultra-sons agit par paliers jusqu'à saturation légère et nous devons nous entourer d'un maximum de précautions.

— En clair ; il doit bien exister des prévisions, non ?

— Non, justement. C'est une première galactique et nous en sommes réduits à des pratiques empiriques.

Dans les circonstances actuelles je ne pouvais compter... que sur mes doigts, comme disaient des comiques de banquets. Enfin...

— Et toi, tu te sens bien ?

— En parfait état de marche.

— Tu m'as affirmé que le *Balandakr* était en mesure de décoller à la première sollicitation ; c'est toujours vrai ?

Là, la réponse tarda à venir.

— Technologiquement, oui ; il reste le champ de perturbation que vous connaissez et qui ne cessera qu'avec la fin de l'activation.

— Rien d'autre ?

— Rien. Une simple question de temps. On peut même affirmer que le compte à rebours est commencé !

Compte à rebours... Voilà une expression qui sonnait doucement à mes oreilles. Elle annonçait un départ proche.

L'heureuse perspective agit sur moi comme un calmant. Mes nerfs se détendirent soudain et je n'eus bientôt plus qu'une envie : m'allonger et dormir tout mon soûl.

Ce que je fis sur-le-champ.

III

Je me réveillai comme la nuit tombait.

Il me fallut un moment avant de réaliser que j'étais dans le *Balandakr* avec tout ce que cela impliquait.

La pendule de bord indiquait 21 h 30. J'avais dormi plus que je ne le prévoyais. Une fois sur pied, je gagnai directement le poste de pilotage.

— Vous vous êtes bien reposé, Monsieur ? me demanda James.

— Je t'ai déjà dit de m'appeler Alex, baillai-je. Où en sommes-nous ?

— L'opération se déroule selon les normes. Nous sommes entrés dans la phase d'affinage...

— Ce qui signifie ?

— Que le plus gros est fait et que nous allons précautionneusement vers le point culminant de notre sommet.

— Bon, eh bien, je ne voudrais pas perturber cette fabuleuse escalade, dis-je en m'étirant. Je vais faire un brin de toilette et descendre en ville histoire de me rendre compte par mes propres moyens.

— Bonne soirée, me souhaita laconiquement James occupé par ailleurs.

Je l'abandonnai sans regret à ses travaux minutieux, passai un quart d'heure à me rendre présentable et quittai le vaisseau aussitôt, littéralement porté par une curiosité grandissante.

IV

Traverser le no man's land ne fut pas une mince affaire. L'endroit était devenu le siège de transhumants de tout poil qui dormaient à même le sol.

Je fus sollicité un bon nombre de fois et l'on me réclama dans l'ordre : de l'argent, des cigarettes, du feu, un peigne, une lime à ongles et certaines pratiques sexuelles que la décence m'interdit de rapporter.

Je faillis même être pris à partie par une bande d'hommes aux crânes rasés vêtus de cuir noir des pieds à la tête et ne dus mon salut qu'à l'arrivée d'une voiture de police de laquelle jaillirent quatre flics en civil armés de battes de base-ball.

Apparemment, pour ces quatre-là et pour quelques autres, l'activation avait porté ses fruits.

Puis ce fut la ville proprement dite. Un ruissellement de lumière. Elle avait beau être ma ville, je n'avais aucune idée de la topographie des lieux.

Aussi je crus avoir un trait de génie en m'adressant à un chauffeur de taxi vieux à ne plus se souvenir de son année de naissance, qui attendait le client en faisant l'inventaire d'une dent creuse, une molaire si l'on en jugeait par la boulette qu'il confectionnait au fur et à mesure de ses fouilles.

— Où voulez-vous aller ? me demanda-t-il entre deux bruits de succion écœurants.

— Partout ; je voudrais tout voir.

— Tout voir... Alors vous êtes malade ! Ou bien vous êtes un de ces

satanés touristes qui parcourent le monde dans tous les sens en photographiant tout ce qui est laid ! Voir quoi, je vous le demande ! Passez votre chemin, si vous voulez un conseil ; n'importe quel ailleurs vaut mieux que cette ville de merde !

Ce disant, il s'intéressa à moi pour la première fois en tant qu'interlocuteur et je vis avec stupeur ses yeux s'exorbiter tandis qu'il me fixait.

— Eh ! mais ma parole ! Vous êtes Celui-par-qui-nous-sommes ! s'écria-t-il soudain. Vous êtes le Prophète !

Je croyais bien être au bout de mes surprises, mais le présent se chargeait de m'apporter la contradiction.

— Moi ? fis-je en me désignant du doigt. Vous devez vous tromper ?

Sans dire un mot, il attrapa un journal plié près de lui sur le siège passager, me le tendit.

Il s'agissait du *Next Times*, un quotidien du soir.

Ma photo s'y étalait en première page sous une manchette en lettres noires épaisses comme le pouce.

Le texte disait :

Que serions-nous sans lui ?... Et que deviendrons-nous sans lui ?

Il s'ensuivait un long article d'où il ressortait que j'étais leur âme, leur quintessence, que privés de ma présence ils retourneraient inévitablement aux ténèbres desquelles ils auraient préféré ne jamais sortir.

Vrai, quel pathos !

On m'affublait tour à tour de noms aussi divers que : Prophète, Nouveau Moïse, Fondateur, Harmaguédon ; on allait même par deux fois jusqu'à Dieu !

Je dus m'y reprendre à maintes reprises car tous ces mots dansaient devant mes yeux et n'arrivaient pas à franchir la barrière de mon esprit. Il ne pouvait pas s'agir de moi. Je me refusais à cette idée.

Pourtant, lorsque mes rétines accrochèrent le nom du responsable de ce papier, je ne pus que me rendre à l'évidence. Le signataire était une femme.

Jane Stockwell.

Une vieille fréquentation...

Une colère sourde monta en moi, mais elle brûla aussi vite qu'un feu de paille pour laisser la place à un sentiment pas très lointain de l'admiration. C'était bien joué, il fallait le reconnaître. Une fine mouche, Jane. Bien plus maligne que son modèle en tout cas.

— Montez ! m'intima soudain mon chauffeur. Dépêchez-vous !

Subjugué, je lui obéis et nous démarrâmes sur les chapeaux de roues avant que j'aie seulement pu refermer ma portière.

Derrière nous, lancé à pleine vitesse, un camion modèle pick-up chargé de silhouettes en armes dévalait l'avenue, son muflle court et ramassé nous ayant manifestement pris en point de mire.

— Qu'est-ce qui se passe ? Que nous veulent-ils ? demandai-je d'une voix blanche.

— C'est une patrouille de Stags, me renseigna mon chauffeur. Ils en ont après nous, mais je ne sais pas si c'est vous ou moi qu'ils ont repéré...

— C'est absurde ! Je ne vois pas pourquoi ils en auraient après moi... Je ne...

Le reste de ma phrase se perdit dans un vacarme infernal.

Une grêle de plombs s'abattit sur notre véhicule. Un véritable déluge ! Toutes les vitres explosèrent en même temps sous les différents impacts. Des frelons d'acier sifflèrent à mes oreilles, dévastèrent le tableau de bord, pulvérisèrent le pare-brise avant, feuilleté ou pas, emportèrent au passage la moitié de la tête du chauffeur qui s'affala sur son volant, mort instantanément.

CHAPITRE X

I

Privée de son conducteur, la voiture escalada un trottoir, renversa une rangée de poubelles pleines à ras bord, cisaila net un poteau d'interdiction de stationner et percuta de plein fouet une vitrine dans laquelle étaient exposés les tout derniers modèles de téléviseurs couleurs trois dimensions.

Tel un missile, la conduite intérieure s'engouffra dans le hall du magasin et termina sa course contre une armoire électrique qui s'éventra dans une gerbe d'étincelles de toutes les couleurs.

Immédiatement, un grand souffle balaya l'endroit et une langue de feu s'étendit tous azimuts.

Doté d'une chance infernale, j'avais été éjecté au tout début de la collision, lorsque l'épaisse vitrine avait volé en éclats.

Dans un état second, par pur instinct, je roulai plusieurs fois sur moi-même et dégringolai dans un escalier en bois raide comme la façade d'un building.

Une fois en bas, je me relevai, surpris d'être encore vivant et sans la moindre fracture.

Le souffle court, je cherchai à me repérer mais il fallait compter sans lumière à en juger par l'état de l'armoire électrique qui n'en finissait pas de fuser.

À la faveur des lueurs fantomatiques nées de l'incendie monstre qui crépitait au-dessus de moi, j'aperçus un long établi qui courait le long d'un mur recouvert d'un outillage rutilant.

Une armoire à porte transparente recelait différentes torches à piles. L'ouvrir fut d'autant plus aisé qu'elle ne fermait que par contact magnétique. Mon choix se porta sur la plus imposante, un modèle ultra-perfectionné qui éclairait en différents tons et allait même jusqu'à faire fonction de gyrophare. Je n'en demandais pas tant. Elle fonctionnait, c'était amplement suffisant.

En haut, ça bougeait. Des bribes de conversation me parvenaient qui, loin de me rassurer, éclairaient pourtant la situation d'un jour nouveau.

— Il n'est pas dans la voiture ! lança une voix qui semblait fort désappointée.

— Il a dû être éjecté ! reprit un autre organe. Cherchez-le, il ne peut

pas être loin !

— Tirez-le comme un lapin, sans sommation ! commanda un troisième timbre. Et visez pour tuer !

Une boule se forma à hauteur de mon plexus tandis que le rythme de mon cœur doubla de régime.

« *Visez pour tuer !* »

Quel vent de folie s'était donc abattu sur Palowstown ? Pourquoi voulait-on m'abattre comme une bête sanguinaire ?

Autant de questions qui risquaient de rester sans réponse si je m'attardais dans le coin. Mon pinceau lumineux réglé au plus petit faisceau, je me mis en devoir d'inventorier les aîtres. Je découvris deux portes, mais elles étaient bardées d'une kyrielle de serrures plus sophistiquées les unes que les autres. Je commençais à désespérer lorsque l'ovale de lumière de ma torche accrocha une trappe en béton sur le sol. Je me cassai deux ongles avant de pouvoir dégager la poignée en ferraille qui en facilitait la manœuvre. L'ouvrir ne fut pas non plus une mince affaire. Elle pesait des tonnes. En temps normal, je n'aurais certainement pas pu la décoller de plus d'une poignée de centimètres. Mais là, avec ces Stags à mes trousses qui projetaient calmement de m'envoyer ad patres !

Au-dessus de moi, le sinistre se développait allègrement et les voix prenaient des inflexions sèches. On s'impatiait à ce qu'il semblait.

— Hé ! venez voir par ici ! Il y a un escalier !

Pressé par les circonstances, je sautai carrément dans le rectangle noir qui se découpait à mes pieds.

II

Un fort remugle m'emplit immédiatement les narines. Une odeur composite où l'on pouvait identifier l'eau stagnante, la pourriture et la vase fraîchement remuée.

Je me reçus bien sur mes jambes, mais sous le choc la torche m'échappa. À l'aveuglette, je tâtonnai alentour, réprimant le dégoût et la peur qui naissaient des contacts fortuits de mes doigts sur des choses que j'imaginai immondes. Enfin, mes recherches trouvèrent une heureuse fin. Un léger coup sur le cul de l'engin pour replacer les piles et dans la lumière salvatrice se profila un long boyau en briques voûtées, une berge où j'avais eu la chance d'atterrir, et sur la gauche un canal large d'une demi-douzaine de mètres dans lequel s'écoulait une eau épaisse et noire à la surface de laquelle flottaient toutes sortes d'articles.

Les égouts de la ville !

N'ayant pas les moyens de faire la fine bouche, j'entamai un trot soutenu, tenant à mettre le plus de terrain entre mes poursuivants et moi.

Mon corps entier fut bientôt couvert d'une sueur nauséabonde. L'atmosphère dense et humide me bloquait les poumons. Je continuai néanmoins à courir sans me retourner.

J'atteignis bientôt un carrefour important d'où filaient cinq nouveaux boyaux.

Indécis, je baladai le faisceau de ma torche sur les cinq plaques en émail blanc qui baptisaient les différents couloirs, ne sachant lequel emprunter lorsque l'un des noms me sauta aux yeux.

Ashland Avenue !

Comme souvent, le dessin des égouts était calqué sur celui des artères de la ville. Je pouvais donc me trimbaler d'un bout de la cité à l'autre sous terre sans risque de me faire voir. Mais je ne connaissais rien du plan de circulation de Palowstown, alors il n'était pas facile de me repérer.

Par contre, Ashland Avenue me disait quelque chose.

J'avais lu ce nom en découvrant mon portrait en première page du *Next Times*.

C'était là que le journal avait son siège. Un canard qui faisait mon apologie. J'avais donc toutes les chances d'y être reçu à bras ouverts. Et peut-être aussi de coincer la charmante Jane Stockwell, qui sait ?

J'enfilai donc Ashland Avenue à la recherche d'une issue.

III

Le moins que l'on puisse dire c'était que le *Next Times* ne perchait pas dans un quartier résidentiel.

Je fis surface dans une espèce d'impasse coincée entre deux hauts murs lépreux sur lesquels étaient accrochés les traditionnels escaliers de secours.

D'un côté, une carrosserie sur cales, de l'autre encore des poubelles débordantes.

À l'entrée de l'impasse un réverbère dont l'ampoule devait être brisée régulièrement par les chenapans du bloc. Ce qui faisait que pour l'heure on y voyait autant que dans un tunnel. Les braves gosses !

Je replaçai la plaque qui m'avait livré le passage avec soin, ne tenant pas à laisser des indices derrière moi. Puis j'avançai vers la rue, la gorge sèche. Un chat famélique faillit avoir raison de mon pauvre cœur en venant se frotter contre mes jambes. J'étais tendu comme une arbalète.

Je finis pourtant par atteindre l'entrée de l'impasse et le trottoir sans décéder d'infarctus. Afin de me repérer, je dus prendre du champ et descendre sur la rue.

Ashland Avenue ne respirait peut-être pas le cossu, mais elle compensait par sa longueur. Je tentai de solliciter ma mémoire dans le but d'en accoucher d'un numéro qui correspondrait à l'adresse du *Next Times*, mais mes efforts restèrent vains. Que je me sois souvenu du nom de l'artère tenait déjà du miracle !

Un quotidien ne se compose pas dans un appartement. Donc je devais diriger mes recherches vers un immeuble. Seulement les buildings pullulaient. On se serait cru dans le Bronx des années 1980. Et même pas le plus petit néon. Un canard digne de ce nom se devrait de soutenir un certain standing, non ?

L'heure était venue de faire un choix. Droite ? Gauche ? J'optai pour la première solution et progressai en rasant les murs.

J'avais déjà parcouru près d'un demi-kilomètre lorsque la splendeur crue d'un phare me cloua contre une palissade en bois.

— Eh ! vous ! Restez où vous êtes et mettez les mains sur votre tête !

Une voiture de police banalisée stationnait tous feux éteints et, tout à ma quête, je ne l'avais évidemment pas repérée. Ils étaient deux dans le véhicule et celui qui se tenait du côté passager manœuvrait le phare.

— Qu'est-ce que vous faites dehors à cette heure-ci ? interrogea le second flic.

Il avait mis pied à terre. Je ne l'avais pas vraiment vu, aveuglé par l'éblouissante clarté, mais j'avais entendu la portière s'ouvrir et se refermer.

— Je suis journaliste, répondis-je. Je travaille au *Next Times*.

— Ce torchon ! grommela le préposé aux éclairages. Et ça te plaît ce boulot ?

— Je fais avec, fis-je en prenant mon air le plus contrit.

— Faut être plus ambitieux que ça, bonhomme ; surtout lorsque le boulot vous pousse dehors à des heures pareilles ! Tu vas prendre du service ou tu rejoins ton sweet home ?

— J'y vais, assurai-je.

J'avais une chance sur deux de me fourvoyer.

— Sans blague, ricana l'autre, dans ce sens-là ?

— Bien sûr que non, mais je viens juste de me rendre compte que j'avais oublié d'acheter des cigarettes...

Ça valait ce que ça valait, mais c'était tout de même un peu plausible, non ?

— Des cigarettes, grasseya l'homme-phare, évidemment...

— On lui dit ? lança son compagnon.

— On lui dit ! décréta l'autre.

Décidément, j'avais le chic pour me plonger dans les ennuis !

— La loi martiale vient d'être proclamée, expliqua celui qui était sorti de voiture. Un journaliste devrait savoir ça !

— Surtout un pisse-copies du *Next Times*, reprit son équipier, on les a tous coffrés !

— Tous ? ne pus-je m'empêcher de questionner.

— Tous ! Enfin presque : il ne reste plus qu'une bonne femme, mais c'est juste une affaire de temps !

Dans mon for intérieur, je souhaitais de toutes mes forces que cette femme fût Jane. Ce ne pouvait être qu'elle. Il fallait que ce soit elle !

— Vous n'êtes pas de véritables policiers ! affirmai-je tout à coup, sûr de ce que j'avais.

— Oh ! que si ! ricana l'homme-phare. Des vrais ! Des authentiques, tu peux me croire !

Plus les événements se précipitaient et moins je comprenais !

— Et si on parlait un peu de toi, à présent, susurra le flic extérieur. Décolle-toi de la palissade et avance un peu vers nous !

Je n'avais d'autres possibilités que la soumission. J'exécutai donc la manœuvre imposée et me rapprochai d'eux.

Aux jurons qu'ils lâchèrent, j'en déduisis que mon accident et ma fuite dans les égouts m'avaient passablement marqué, assez en tout cas pour que mon identification ne soit pas quasi immédiate. Je ne ressemblais plus trait pour trait à mon portrait. De loin, je pouvais abuser. De près...

— Nom de Dieu ! s'étrangla le flic au phare.

— C'est « lui » ! s'étouffa l'autre.

Tout se passa alors au millionième de seconde.

Le flic assis gicla de la voiture, plongea la main dans sa veste, sous son aisselle gauche, imité en cela par son équipier.

Ma respiration se bloqua et je ne pus que rester statufié, bouche à demi ouverte, à attendre mon destin.

Pourquoi, Grands Dieux ? Pourquoi ?

Deux armes de fort calibre jaillirent, pointèrent leur œil noir sur moi.

Instinctivement, je fermai les yeux.

Un déchirement strident troua alors le silence, déplacé, incongru.

Mes paupières s'écartèrent malgré moi et l'image qui frappa mes rétines acheva de me pétrifier.

Au beau milieu de la chaussée, avançant sans le moindre bruit, une espèce de cube noir arrivait à notre hauteur, son klaxon en batterie.

Il s'agissait des derniers modèles de véhicules d'assainissement et voirie, un engin à propulsion nucléaire qui se déplaçait d'une manière absolument silencieuse, nanti à l'arrière d'un four immense à rampes lasers dématérialisateurs qui ne laissaient rien des déchets de toutes

sortes.

Ma surprise pouvait s'expliquer par le fait que le « Nothingly » n'était pas encore en service sur Terre et que le peu que j'en connaissais provenait d'un reportage télévisé complété par quelques planches d'un magazine spécialisé.

Dans sa précipitation, Tibet II avait tout digéré et le véhicule « Nothingly » était né dans tout ce qu'il avait de révolutionnaire dans sa technicité et de spectaculaire dans sa ligne et son apparence inquiétante.

Complètement étrangers à cet engin, lequel n'avait même pas eu le temps d'effectuer une première tournée dans Palowstown, les deux policiers, tout d'abord alertés par l'avertisseur incisif, restèrent quasiment frappés de stupéfaction, le regard vrillé sur l'étrange apparition.

Il faut quand même préciser que seul je n'aurais probablement pas réussi à m'en tirer. Le secours me vint sous la forme de deux types déguisés en éboueurs qui flanquaient le « Nothingly ».

Ils abattirent froidement les deux policiers, me firent signe de grimper dans l'habitacle du conducteur après s'être débarrassés des deux cadavres en les balançant dans le four désintégrateur.

Fortement éprouvé, je tentai de me hisser dans la cabine.

J'étais à ce point traumatisé que mes muscles refusaient toutes sollicitations.

Deux bras vigoureux m'aidèrent à rejoindre une banquette longue et confortable à l'autre extrémité de laquelle était assise Jane.

Le pilote du « Nothingly », c'était elle.

Quant aux deux bras vigoureux, ils appartenaient à Douglas La Salle.

CHAPITRE XI

I

Le petit matin nous retrouva dans la périphérie de Palowstown.

Je venais de m'éveiller ; terrassé nerveusement, j'avais dormi comme une souche et il est probable que j'aurais continué si l'on ne m'avait tiré de mon nirvana.

Nous étions toujours dans le « Nothingly », tous vêtus de l'uniforme traditionnel des éboueurs. Notre présumée fonction était la couverture idéale. Qui s'intéresse à des éboueurs, ces déclassés, et à leur véhicule si original soit-il ?

Personne car le spectacle était ailleurs.

Tout l'astroport était bouclé par un cordon de policiers en tenue antiémeutes.

Au-delà, sur le béton, formant un cercle compact autour du *Balandakr*, se trouvait toute la faune que j'avais eu tant de mal à éviter la veille au soir, grossie de citoyens « normaux », « bon genre », qui seraient totalement passés inaperçus ailleurs.

Soudain, une longue limousine noire arriva, suivie entre autres d'un tout-terrain Land-Rover.

Les deux véhicules stoppèrent.

Le juge-maire descendit de la limousine et grimpa avec bien du mal à l'arrière de la Land-Rover.

Là, il consulta son antique montre oignon, attendit dignement l'heure légale. Six heures. Ce fut vite fait. Il tapota alors sur le toit de la cabine et le chauffeur embraya.

La Land-Rover atteignit bientôt le cordon de police, le dépassa, très légèrement, avant de s'immobiliser derechef.

Le juge-maire empoigna alors une espèce de mégaphone, toussa à plusieurs reprises afin de se faire une bonne voix, puis finit par déclamer :

— Vous avez exactement cinq minutes pour débarrasser toute cette zone qui est d'ores et déjà considérée comme base militaire.

« Passé ce délai, les forces de la cité auront pour mission de vous déloger, avec zèle mais compréhension !

« Il n'y aura pas de troisième tentative... Ensuite, les pistes seront ouvertes aux énormes stations de découpage à lasers qui s'occuperont de débiter ce vaisseau, lequel n'est plus qu'un vestige d'une époque à

jamais révolue, symbole d'une quête éternelle dispensatrice d'idées folles et génératrice de générations en porte à faux forcément vouées à l'instabilité ! »

Un grand type, sec comme un coup de trique avec des cheveux qui lui pendaient jusqu'aux fesses, se leva, brandit le poing.

— Vous n'avez pas le droit ! s'indigna-t-il. Ce vaisseau ne vous appartient pas ! Il est à Palowsky, notre Fondateur !

Le juge-maire secoua sa crinière neigeuse, tout en souriant les lèvres pincées.

— Cette fusée n'appartient plus à personne, ricana-t-il. Palowsky est mort gazé dans les égouts de notre ville ! Nous exposerons bientôt sa dépouille afin de vous exorciser !

— Vous mentez ! Palowsky ne peut pas mourir !

— Il vous reste à peine trois minutes...

— Nous ne céderons jamais à votre chantage !

— Deux minutes, fit le juge-maire, l'œil rivé à sa montre.

Une tomate venue d'on ne sait où s'écrasa soudain en plein sur le front du notable, lui faisant perdre toute sa superbe.

L'affrontement, qui semblait déjà inévitable, devenait maintenant inéluctable. Nul ne pouvait plus reculer sous peine de perdre la face.

Le juge-maire ferma le poing et retourna sa main, pouce tendu.

Les policiers baissèrent alors leur visière protectrice et foncèrent dans le tas.

II

— Mais c'est scandaleux, m'écriai-je, il faut intervenir !

Jane m'apaisa d'une pression de la main sur mon bras. Partout sur l'astroport, la bataille faisait rage. Les policiers, après avoir fait figure de faciles vainqueurs, commençaient à reculer sous des volées de pierres et de billes d'acier.

— Ils luttent pour toi, commenta Jane. Pour un idéal. Pour une idée. Ceux-là ont refusé le Système du profit à tout prix.

Je ne savais plus quoi dire. L'argent ne m'avait jamais tourneboulé l'esprit, mais je n'avais jamais été non plus totalement désintéressé. Évidemment, j'avais toujours été une espèce d'errant mais par chance j'avais réussi à concilier mon amour des horizons lointains avec une profession fort bien rémunérée.

— Je n'ai jamais voulu cela, m'insurgeai-je, je ne leur ai jamais demandé de m'aimer !

Jane me jeta un regard en coin.

— On est rarement responsable des sentiments que l'on inspire, me

dit-elle.

— Mais c'est trop grave ! Pourquoi faut-il que tant de bonnes résolutions, de bons sentiments amènent à toute cette violence ?

« Pourquoi ? »

Elle haussa les épaules.

— C'est dans la nature de l'être humain, sans doute...

— L'héritage génétique, fit Douglas La Salle, silencieux jusque-là. Il y a toujours une empreinte.

Sur les pistes, les policiers perdaient de plus en plus de terrain. Ils furent bientôt repoussés au-delà du périmètre qu'ils tenaient au départ.

Devant cette débandade, le juge-maire fit donner la grosse artillerie. Les énormes stations de découpage s'ébranlèrent dans un vacarme infernal, faisant trembler le sol alentour. Derrière ces mastodontes, les policiers se regroupaient, remontaient à l'assaut.

Le seuil critique était atteint. Le sang allait forcément couler. Et celui des plus faibles...

C'était plus que je pouvais en supporter. À ce stade, je ne pouvais faire autrement qu'intervenir. Tant pis pour ce qui adviendrait.

— J'y vais ! décidai-je. Je ne peux pas les laisser massacrer sans rien faire ! Je leur dois ma présence !

Jane eut la même attitude que précédemment : sa main pesa sur mon bras. Je voulus me dégager avec brusquerie, mais sa réponse fit avorter mon geste de mauvaise humeur.

— Tu y es, annonça-t-elle, tu rejoins ton troupeau...

Incrédule, je suivis son regard et je « me » vis avec saisissement sortir du *Balandakr*, emprunter l'élévateur et « me » trouver bientôt de plain-pied sur le sol de béton.

Un silence sépulcral accueillit « mon » arrivée.

J'étais abasourdi. Je ne pus m'empêcher de me palper nerveusement. Mon corps était bien là, pourtant. Puis quelqu'un hurla :

— Nous savions bien que Palowsky ne pouvait pas mourir ! Vive le Fondateur !

Un délire indescriptible s'empara alors des adeptes du Nouveau Moïse qui convergèrent vers « moi ». C'était à qui « me » toucherait, à qui marcherait à « mon » côté.

Même chez les autres, les incroyants, on sentait une hésitation, un courant de sympathie.

— Empêchez-le de faire marche arrière ! commanda le juge-maire à ses troupes. Il ne doit pas nous échapper !

Personne ne faisait mouvement d'obéir. On s'observait, gêné, ne voulant pas prendre une initiative qui allait contre un sentiment confus né de l'apparition d'un homme que l'on disait mort et à qui l'on

devait tout.

Porté par la foule, je « me » vis arriver à hauteur du premier magistrat de la cité et lui lancer en passant :

— Je ne pars plus ! Ma vie est ici, au milieu de gens simples qui savent aimer et comprendre !

Et puis, brutalement, ce fut le silence. Tout l'astroport ne fut plus qu'un immense désert parsemé çà et là de papiers gras, emballages plastiques toujours non biodégradables, de voitures, de monstres de la technologie...

— Il est temps d'y aller, déclara soudain Jane.

Et elle rallia le *Balandakr*, stoppa le « Nothingly » à hauteur de l'élévateur.

— Tu veux toujours venir sur Terre ? gargouillai-je lorsqu'elle eut coupé le contact.

Je ne savais pas pourquoi je lui demandais cela, mais je crois que c'est tout bonnement parce que j'en avais envie.

— Tu... tu voudrais ? bégaya-t-elle en me regardant comme si j'étais un type fantastique.

J'acquiesçai du chef.

— Je ne peux pas t'assurer que tout sera toujours rose, mais c'est ce que je veux.

Puis je me tournai vers Douglas La Salle.

— On vous emmène ?

Il eut un sourire pour me faire comprendre qu'il appréciait mon offre, mais répondit :

— Non. Je suis d'ici, moi. Je me sens vraiment bien dans ma peau. Je vous remercie tout de même de me l'avoir proposé et je vous souhaite bonne chance à tous les deux.

Il embrassa Jane, me serra la main et démarra au volant du « Nothingly ».

James nous souhaite la bienvenue et il me sembla déceler un rien de raillerie dans son propos.

Je décidai de lui clouer le bec.

— James, on décolle dès que c'est possible, lui commandai-je.

— Alors nous partons immédiatement, Monsieur.

— Alex !

— Alors on y va, Alex !

Je le laissai se débrouiller et rejoignis Jane assise devant le hublot panoramique.

Le *Balandakr* ne tarda pas à s'arracher du sol et insensiblement Tibet II rapetissa à notre vue.

Puis Alex nous annonça que nous quittions le champ d'attraction de cette fantastique planète.

Des larmes coulaient sur les joues de Jane.

- Tu regrettes déjà ? m'inquiétai-je. Elle trouva la force de sourire.
 - Tu es bête ! Ce n'est pas ça, mais ça me fait quand même drôle !
- Je comprenais. Moi aussi ça me faisait « drôle », comme elle disait.

CHAPITRE XII

L'organe de James nous secoua alors que nous regardions une comédie musicale sur l'écran vidéo du bord.

— Conformément à la CS 9048, je dois vous communiquer la conclusion de l'étude prospective se rapportant à Tibet II, Alex.

Jane se tourna vers moi :

— Qu'est-ce qu'il raconte ?

Je la rassurai :

— Ne t'inquiète pas, c'est un simple compte rendu de routine.

— Mais encore ?

J'avais trop tendance à oublier que tout ce qui concernait Tibet II la touchait de très près.

— Une analyse des éventualités d'évolution possibles pour chaque planète explorée. Il en existe généralement des quantités et James ne sélectionne que les deux les plus probables. Il transmet les autres au Central Terre sans m'en faire part.

Elle se redressa.

— Et que risque-t-il d'arriver à Tibet II ?

— Je n'en sais pas plus que toi ; James va nous renseigner. Vas-y, James, donne-nous tes conclusions !

— *La* conclusion ; il n'y en a qu'une, Alex.

— Une seule ?

— Oui, Alex !

Je ne crois pas me tromper en affirmant que c'était la première fois en des dizaines d'années d'exploration spatiale qu'un ordinateur ne fournissait qu'une seule et unique conclusion !

— C'est... c'est anormal ? demanda Jane, alarmée.

— Anormal, non, mais pas très courant. James, nous t'écoutons !

— La société installée sur Tibet II va se développer très rapidement. Elle possède à la fois le savoir et tous les atouts d'une race jeune et ambitieuse. Il lui faudra moins de deux ans pour acquérir une dimension supérieure à celle de notre Terre. La tendance à l'agressivité de cette société la portera à une conquête tous azimuts et la Terre sera la première planète visée.

— Tu es certain de ce que tu racontes ? demandai-je la gorge soudain sèche.

— Absolument. Cette conclusion entrant d'office dans la catégorie S.D. a été vérifiée quatre fois. Les résultats sont constants. Le Central Terre procède à une dernière analyse.

— Que veut dire S.D. ? s'enquit Jane.

— C'est la catégorie Sécurité Danger. Jamais nous n'avons connu cette situation.

— Que va-t-il se passer ?

J'eus un geste du bras pour signifier qu'il ne fallait pas s'affoler.

— Rien n'est encore confirmé, fis-je, nous devons attendre les résultats du Central Terre...

En fait, j'aurais bien aimé être aussi calme que je voulais le paraître.

Jane revint à la charge.

— Qu'est-ce qu'ils feront si les conclusions coïncident ?

— Je n'en sais trop rien, lui avouai-je. Les décisions qui découlent des catégories S.D. sont sous contrôle robot. Une telle responsabilité ne peut pas être confiée à un homme.

— Donc personne ne sait ?

— Personne ! Elle baissa la tête :

— Je crois que je sais, moi ; j'en suis sûre !

Je la fis glisser contre moi, doucement.

— Il ne faut pas, se mit-elle à sangloter. Tibet II ne doit pas mourir !

— Bien sûr que non !

— Si ! Un ordinateur ne s'arrêtera pas aux choses si élémentaires que la vie et la mort ! Il ne saura pas que Tibet II est vivant ! Vivant et bon !

C'était pourtant vrai que Tibet II n'était rien d'autre qu'une masse bien vivante. Et bonne. À preuve : il avait tout fait pour me faire plaisir, s'était arrangé pour créer une société afin que je puisse regagner la Terre, puis était encore une fois venu à la rescousse alors que j'étais coincé avec mon vaisseau promis à la casse...

— J'ai le résultat du Central Terre, lâcha soudain James.

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Je n'osais pas le questionner, effrayé par ce qu'il allait m'apprendre.

— Et ça donne quoi ? finis-je par demander.

— Tout concorde dans les moindres détails... Les mesures de prévention sont prises... Un vaisseau automatique de destruction est déjà préparé...

Contrairement à ce que j'attendais, Jane resta parfaitement immobile, le regard fixe.

— James ! hurlai-je.

— Oui ?

— Quelles sont nos possibilités de recours ?

— Aucune, Alex. La Robotique a tranché et rien ni personne ne peut plus intervenir.

— Et si tu t'étais trompé ?

Le haut-parleur vibra tristement.

— Vous savez bien que mes « errements » étaient provoqués... Si vous saviez comme j'aimerais moi aussi m'être trompé !

Rien à faire ! Nous étions impuissants. Totalement. Impossible ! Cela ne pouvait pas se terminer comme ça après tout ce que nous avions vécu !

Tibet II se sacrifiant à une société qui n'avait pas tardé à le dépasser... Une moitié qui voulait partir, l'autre assoiffée de pouvoirs qui ne pouvaient absolument pas laisser filer la première sous peine de périlcliter à brève échéance... Jane qui avait toujours une longueur d'avance et qui s'était servie de tous ces éléments pour tirer son épingle du jeu en faisant de moi une espèce de symbole adulé par les uns et fatalement détesté par les autres... Et Tibet II qui avait resurgi de son néant, reniant sa parole pour m'aider une dernière fois...

— Le vaisseau destructeur vient de décoller, m'avertit soudain James. Il sera à destination dans 22 heures et 7 minutes !

Cette fois, c'est la fin.

Assise, Jane contemple toujours la pointe de ses souliers. Elle ressemble à un zombie. Elle d'ordinaire si vivante, si entreprenante. Elle qui m'a sauvé la vie en sillonnant les artères de Palowstown avec le seul véhicule possible, aidée par La Salle et deux adeptes du Fondateur ; au péril de sa propre existence...

Peut-on vivre décemment en désaccord avec ses convictions ?

Un jour, peut-être...

Un mois...

Un an, à la rigueur...

Mais toute une vie ?

Je respire profondément avant d'appeler :

— James !

— Oui, Monsieur ?

— Tu changes de cap. Complètement. Tu te diriges tout droit sur l'astroport de Palowstown ! Avec un peu de chance, nous arriverons avant la grande fête !

— Bien !

Un sourire s'est immédiatement accroché au visage de Jane.

— James !

— Oui, Monsieur ?

— Alex ! Dès que tu as terminé tes corrections de cap, tu t'éjectes comme le prévoit le règlement !

— Ah non ! Merci bien ! Je vous accompagne jusqu'au bout... Tibet II est certainement la seule planète où les ordinateurs peuvent trouver un peu de fantaisie !

ANTICIPATION

J.-CH. BERGMAN

PALOWSTOWN

Les premières analyses de « James », le cerveau électronique de type AK 348, étaient formelles : Tibet II, bien qu'elle fût une planète semblable à la Terre, présentait une P.V. — lisez Probabilité de Vie — nulle.

C'était bien ennuyeux pour Alexandre Palowsky, le commandant du *Balandakr*, lequel supportait de plus en plus mal les longues randonnées solitaires dans l'espace.

Puis « James », le cerveau du bord, annonça froidement, dans l'ordre, que sous eux s'étendait un vaste aéroport et que les services de descente s'offraient pour une prise en charge automatique...

Décontenancé, incrédule, Palowsky accepta. Malgré les inexplicables volte-face de son ordinateur.

Ils se posèrent donc.

Commença alors la plus fantastique aventure qu'un homme et une planète aient jamais vécue !



ISBN 2-265-00976 - 8

Doc. VLCOO-YOUNG ARTISTS